

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres : & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

DECEMBRE 1759.



NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



MDCCLIX.



JOURNAL HELVETIQUE.

DECEMBRE 1759.



ESSAI SUR L'EXISTENCE DE DIEU.


 ON a déjà donné, dans le *Journal Helvetique*, quelques Essais sur les preuves de l'existence de Dieu, tirées de la contemplation de la Nature; quoi qu'on ne se flate pas d'avoir épuisé ce sujet, qui est presque immense, ce qu'on en a dit peut suffire pour des lecteurs qui cherchent sincèrement la Vérité. Plusieurs Ecrivains célèbres l'ont traité avec beaucoup plus d'étendue, & ce sujet le mérite par son importance & son utilité; mais le peu d'espace du *Journal Helvétique*, qui demande de la variété, ne permet pas d'aprofondir une matière aussi vaste.

Après avoir admiré la beauté des Créatures, quelle ne doit pas être notre admiration, si nous considérons attentivement l'excellence & les Perfections du Créateur? Il s'est rendu présent à nous par ses ouvrages; il nous touche & nous environne, pour ainsi dire, de tout côté; seroit-il étranger à notre Cœur? Nous paroît-il moins aimable, parce qu'il est juste & tout puissant? Serions nous ingrats, parce qu'il est bon, & qu'il nous a comblé de biens? Voudrions nous, par un orgueil aveugle & criminel, secouer le joug légitime de la Divinité, pour vivre au gré de nos desirs, obéir à nos Passions, & ne reconnoître pour Maître que notre propre Cœur? Dieu veut nous donner la vie, voudrions nous nous donner la mort?

J'ai dessein de faire voir dans cet Essai, que lors même, que nous serions parvenus à ce point de corruption de vivre dans une coupable licence, & d'éloigner de notre Esprit l'idée consolante & inéfaçable de notre Créateur, elle nous poursuivroit encore au dedans de nous; elle troubleroit heureusement notre funeste sécurité *. Cette idée

* On ne peut affirmer avec raison que les remors de la Conscience naissent de l'Education & du Préjugé, puisqu'on pourroit dissiper ces remords, en détruisant les Préjugés, qui en font le fondement, & que nos lumières combattent sans cesse. La Conf-

victorieuse de nôtre résistance iroit malgré nous , porter la lumière jusques dans le fein de la Volupté & l'obscurité du Crime , pour nous en montrer le danger , & nous en faire horreur. La Vertu a sur nôtre Ame des droits qu'on peut éluder pour un tems , mais qu'on ne peut proscrire. Tôt ou tard , elle fait entendre sa voix ; le Crime même est forcé à l'écouter & à lui rendre hommage.

L'Home le moins soumis aux règles du devoir
De l'aimable Vertu respecte le pouvoir.

L'existence de l'Home est fugitive ; mais celle de Dieu est nécessaire & éternelle. Qu'on anéantisse , s'il est possible , tous les objets extérieurs , Dieu n'en sera pas moins près de nous. La Raison , la Réflexion nous ramèneront toujours à lui , quelques éforts que nous fassions pour l'éloigner. *Portés les mains sur vous même* , dit un fameux Ecrivain à un Aveugle ; *vous y trouverés Dieu dans le mécanisme admirable de vos Organes & dans vôtre Conscience.*

La preuve de l'existence de Dieu , tirée de la Conscience , n'est pas une des moins

science ne dépend point de l'Éducation , puisque tous les Homes en éprouvent les éfets , & que l'éloquence des Orateurs , les raisons ou les sophismes des Philosophes ne peuvent en calmer les agitations , & qu'elle est au dessus du pouvoir humain.

fortes : Qui a placé dans nôtre propre Cœur ce Tribunal auguste & redoutable , qu'on ne peut ni décliner ni corrompre ! Tribunal qui dicte les mêmes Loix & prononce le même arrêt aux Homes de tous les tems , & de tous les lieux. Il nous condamne lorsque nous faisons le mal , ainsi qu'il nous approuve lorsque nous pratiquons le bien. Il n'est point l'effet de l'Education ; quelque différente qu'elle soit , la Conscience parle à tous les Homes le même langage & dicte les mêmes règles. Si elles étoient arbitraires , & l'ouvrage de l'Institution , tous les Homes n'y feroient pas également sujets ; quelques uns secoueroient , du moins , un joug si onereux & si incomode : Ils reclameroient contre le Préjugé général , & en feroient conoître la fragilité & le néant. Mais come les Loix de la Conscience ont pour base l'Equité naturelle , qu'elles tirent leur force & leur sanction de Dieu même , qui les a , pour ainsi dire , imprimées dans nôtre Cœur , rien ne peut les en effacer ; elles sont fort au dessus du pouvoir humain. Le perfide TIBERE , le cruel NERON ont été forcés de les reconnoître & de leur rendre hommage : Elles font pâlir le Tyran jusques sur son Trône. Dans le tems que la Terre se tait en sa présence , qu'il impose silence à la Vérité , sa Conscience parle , le confond & le condamne. Ceci nous con-

duit à une seconde preuve de l'existence de Dieu. La considération du *Monde Moral* nous la fournit ; je vai tâcher de la développer en peu de mots.

J'entens par le *Monde-Moral*, celui qui est soumis à des Loix Civiles & Politiques, qui ont pour fondement les Loix naturelles, & sont l'apui des Sociétés & du bonheur public. Je le demande : Qui a inspiré aux premiers Législateurs ces règles primitives, sages & universelles, capables de diriger les Esprits, propres à les guider dans le sentier de la Vertu, & de réunir les Homes entr'eux, malgré la diversité de leurs intérêts, la fougue de leur temperamment & de leurs Passions ? Certainement, ce ne peut être que le Créateur & le Maître des Homes, qui puisse les rendre dociles & soumis au frein des Loix, & leur en faire sentir la justice & l'utilité. Ce ne peut-être que le Législateur suprême, qui puisse faire respecter l'ordre à des Homes qui ont une pente presque invincible vers la licence ; ce ne peut-être que Dieu, qui puisse les obliger à sacrifier leur liberté, pour la mieux affermir, & assurer leur repos : Sans la ferme assurance qu'il y a un Dieu, le monde ne seroit qu'un cahos, où règneroient la violence & la discorde. Les Athées devroient être dans une crainte continuelle, parce qu'ils doivent regarder tous les Homes

come leurs Enemis, ainsi qu'ils sont eux-mêmes les Enemis de tous les Homes ; ce qui faisoit dire à HOBBS, que l'état naturel des Homes est un état de guerre *. Il n'y a donc que l'Etre suprême qui puisse dissiper nos terreurs, calmer nos troubles, & établir solidement sur la Terre, la paix, l'ordre & l'harmonie.

Si du *Monde-Moral*, nous remontons au *Monde Intellectuel*; c'est-à-dire, à ce monde invisible aux sens, & qui ne se manifeste qu'au yeux de l'Esprit, nous trouvons encore ici une bone preuve de l'existence d'un Dieu. Nous savons que nous pensons, que nous réfléchissons sur nos propres pensées & sur celles d'autrui. Nous conoissons, par sentiment & par expérience, les diverses relations de nos organes avec les objets extérieurs & nos besoins. Nous éprouvons le rapport & l'union que nôtre Corps a avec

* La plupart des Athées, pour détruire, ou énerver la force de la Vérité, enfantent les hypothèses les plus absurdes, & les Incrédules sont les Gens du monde les plus crédules & les moins éclairés. Dira-t-on, come *Telliamed*, que les premiers Homes, ainsi que les poissons, sont fortis du sein de la Mer, ou come d'autres que l'Home est l'ouvrage du Limon échauffé & animé par le Soleil ; qu'il n'y a que les Homes dont tous les organes furent parfaits, qui survécurent à leur production. Mais qui ne voit le ridicule de ce Roman ?

nôtre Ame, & celle-ci avec Dieu : Il n'y a sans doute que lui qui puisse nous avoir donné la faculté de raisonner, de combiner nos idées, d'en comparer les rapports ou les les différences, de rapeller le passé, de le fixer, en quelque sorte, de prévoir l'avenir, & de nous élever jusques aux idées primitives & immuables du bon, du beau, du juste & du droit. Coment, sans la volonté de Dieu, les Corps pourroient-ils faire impression sur les Esprits, & se faire conoitre à eux ? La Matière est par elle même dans l'impuissance de former aucune idée, & sans le secours de Dieu, elle nous seroit parfaitement inconue ; la manière même dont nôtre Ame est unie à nôtre Corps, est inexplicable, & le lien de cette union est encore un mystère.

Que n'aurions nous pas à dire des trésors que développe & qu'étale la Mémoire, & des richesses qu'enfante l'Imagination, qui se soumet, en quelque sorte, toute la Nature, parcourt rapidement tout l'Univers & crée, à son gré, de nouveaux objets, ou pour nous plaire, ou pour nous instruire ? Mais ceci n'est qu'un Essai ; nous nous sommes prescrits des bornes, que l'Imagination ne conoit point : Non contente des richesses qu'elle trouve dans l'Univers, elle en cherche qu'elle ne trouve qu'en elle même ; ces ornemens ne sortent point uniquement de la matière, puis-

qu'ils l'excluent quelquefois , & qu'ils font fort au dessus d'elle & d'un plus grand prix. Tels sont ces desirs de l'Immortalité, qui en sont come les avant-coureurs & les gages.

Le Monde Intellectuel comprend encore les Anges , les autres Intelligences célestes , & Dieu même ; mais ces Etres ne nous sont bien connus que par la Révélation ; hors delà , nous n'en avons que des idées imparfaites & défectueuses. Il n'y a qu'elle qui puisse nous apprendre quelle est la nature & l'essence des Corps & des Esprits & leur différence ; à l'égard de Dieu , qui peut mesurer son Immenité ?

Loin de rien décider sur cet Etre suprême ,
Gardons , en l'adorant , un silence profond :
Le Mystère est immense , & l'Esprit s'y confond :
Pour le bien définir il faut être lui-même.

DE CROUSAS.

Il me reste deux autres preuves à discuter , qui ne sont pas moins fortes que les autres , mais que je ne ferai qu'indiquer. L'une est tirée de la nouveauté du monde ; il est certain qu'il ne s'est pas formé lui même , puisqu'il n'a aucune connaissance : Il n'est pas moins certain qu'il n'est pas éternel , puisque les plus anciens monumens historiques ne remontent point

au delà de six mille ans. On a vû naître les Arts, les Sciences, les Villes & les Empires; on fait leur origine; on a suivi leurs progrès & leur décadence. Le monde ne peut avoir été produit par le Hazard; on y remarque, de toutes parts, trop d'ordre & d'harmonie, & le Hazard agit sans choix & sans liberté. Il ne sauroit conoître & discerner la meilleure combinaison & s'y fixer. Le même Hazard, qui auroit produit le monde, devoit le détruire, & en former un autre tout différent. Une cause aveugle & fortuite est incapable de constance & de délibération.

Une autre preuve bien propre à dissiper nos doutes, c'est le consentement de tous les Peuples anciens & modernes, qui tous ont reconus une Divinité, & lui ont rendu un Culte; un concert si général & si unanime ne peut être l'ouvrage de l'Erreur. Il est vrai que plusieurs Nations n'ont pas eu une idée pure & parfaite de Dieu. Plusieurs ont pris l'effet pour la cause & la Créature pour le Créateur; mais cette idée, toute imparfaite qu'elle fut, suposoit toujourns un Dieu bon, juste, & tout puissant.

GENEVE.





SECONDE LETTRE,

Sur les Equivoques de la Langue Hebraïque.

MESSIEURS,

DANS la Langue Originale du vieux Testament, come dans la Françoisë, le mot de Mortier peut signifier, ou un Mortier a pilon, ou un Mortier à bombes. Ne voulant laisser aucune incertitude, sur le sens de ce mot, dans le Passage que je citois, du Livre des Proverbes, *Chap. XXVII, 22.* j'avois cru nécessaire, après le mot de Mortier, d'ajouter les mots à *bombes*, pour être imprimez en Lettres italiques, come un éclaircissement du texte. Vòtre Correcteur, MESSIEURS, a trouvé à propos de retrancher ces mots, soit qu'il les ait jugez superflus, soit qu'il ait craint pour moi, les railleries des Beaux-Esprits, qui ne pouroient, sans éclater de rire, entendre la souveraine Sageffe, parler de Mortier à bombes, avant l'invention de la poudre à canon. En le remerciant des égards qu'il a bien voulu marquer en cela, pour l'honneur de mon jugement, je pense qu'il auroit pû mépriser avec moi ces railleries, par la raison que l'Esprit de Dieu, qui inspiroit SALOMON, voioit assez loin dans

l'avenir , pour désigner , sous le nom de Mortier , le Mortier à bombes. Ceux qui ont des oreilles pour entendre , n'auront ils pas senti , en lisant , dans vôtre Journal , ma Lettre , que les Proverbes de SALOMON sont un Livre Prophétique , & que pour en pénétrer le sens , il faut percer l'écorce des Sentences morales , sous lesquelles ces derniers Siècles y sont divinement caractérisés ? Mais sans insister d'avantage là dessus , qu'il me soit permis , je vous prie , d'indiquer ici une autre source d'Equivoques , qui ont causé des méprises aux Interprètes.

Chez les Hébreux , come chez nous , un terme , qui dans un endroit se prend en mauvaise part , devra , dans un autre , s'expliquer favorablement. Le même mot par exemple , qui dans diverses circonstances signifiera manifestement la fureur , pourra très bien dans d'autres occasions , marquer la chaleur de l'amour & du zèle. Quelle aparence y a - t - il , que JEREMIE , qui par l'ordre exprès du Dieu de toute la Terre , recomandoit aux Juifs captifs (*), de le prier pour la prospérité de *Babylone* , dise lui même à ce même Dieu, „Répan ta fureur sur les Na-
„ tions , qui ne te conoissent point , & sur les
„ Familles qui n'invoquent point ton Nom ;

(*) JER. XXIX, 7.

„ car elles ont dévoré *Jacob*, oui elles l'ont
 „ dévoré, elles l'ont même consumé, & ont
 „ désolé sa demeure (*)? N'est il pas plus
 convenable, & à l'Esprit de ce Prophète, &
 à toutes les circonstances où il se trouvoit,
 de traduire ainsi sa Prière? „ Répan ta cha-
 „ leur *bienfaisante* sur les Nations, qui ne te
 „ connoissent point, & sur les Familles qui
 „ n'invoquent point ton Nom, quoi qu'elles
 „ aient dévoré *Jacob*, oui, qu'elles l'aient dé-
 „ voré, & l'aient consumé; qu'elles aient
 „ même désolé sa demeure.

On m'objectera sans doute, que la même
 imprécation se trouve aussi dans le Psaume
 soixante & dix-neuvième; mais que l'on
 traduise bien ce Psaume, on y verra claire-
 ment la démonstration du sens favorable,
 dans lequel doit être entendu le terme origi-
 nal, qu'on a traduit par le mot de fureur.
 Voici une traduction littérale de tout ce divin
 Cantique.

„ (1) Psaume d'Asaph.
 „ O Dieu, les Peuples *étrangers* sont entrez
 „ dans ton héritage: Ils ont fouillé ton saint
 „ Temple: Ils ont réduit Jérusalem en masu-
 „ res. (2) On y donoit les cadavres de tes
 „ Serviteurs en proie aux Oiseaux de l'air,
 „ & les Corps morts de tes Bien-amez, aux

(**) JER. X, 25.

„ Bêtes de la Terre. (3) On répandoit leur
 „ Sang, come de l'Eau, dans les environs de
 „ Jérusalem, & perfone ne les enféveliffoit.
 „ (4) Nous étions devenus l'opprobre de nos
 „ voisins, la fable & la rifée de ceux qui ha-
 „ bitoient autour de nous. (5) Jusques à
 „ quand, ô Eternel, en feras-tu irrité? Ta
 „ jalousie fera-t-elle toûjours allumée come
 „ un feu? (6) Répan ta chaleur *bienfaisante*,
 „ fur les Peuples, qui ne te conoiffent point,
 „ & fur les Roïaumes qui n'invoquent point
 „ ton Nom; (7) quoi qu'en dévorant *Jacob*,
 „ ils aient même défolé fa demeure. (8) En
 „ nôtre faveur, ne te fouvien point des ini-
 „ quités des Principaux d'entr'eux. Qu'ils
 „ nous préviennent d'abord par un *éfet de*
 „ tes compaffions; car nous fomes extrême-
 „ ment misérables. (9) Affifte nous, ô Dieu
 „ nôtre Sauveur, pour la gloire de ton Nom:
 „ Délivre-nous & nous pardone nos péchés,
 „ à caufe de ton Nom. (10) Pourquoi les
 „ autres Peuples diroient-ils, où *eft* leur
 „ Dieu? Que l'on reconoiffe, devant nos
 „ yeux, parmi ces Nations, que tu as fait
 „ la vengeance du Sang de tes Serviteurs,
 „ qui avoit été répandu. (11) Que les gé-
 „ miffemens des captifs montent jusques à
 „ toi: Arrache par la grandeur de ton bras,
 „ ces victimes à la mort qu'on leur prépare.
 „ (12) Et verfe dans leur fein, à la vue de

„ nos Voisins, sept fois autant de *Consolations*,
 „ qu'ils ont essuié d'outrages de ceux qui
 „ t'ont deshonoré , Seigneur !

„ (13) Pour nous, ton Peuple, & le Trou-
 „ peau de ton paturage, nous te rendrons des
 „ actions de graces immortelles , & nous pu-
 „ blierons tes louanges , dans la suite de tou-
 „ tes les générations. ”

J'ose espérer , que ceux qui prendront la
 peine, de comparer cette Version, avec celle
 du même Psaume, qu'on lit dans nos Bibles,
 la trouveront plus exacte & plus fidèle. Com-
 bien cette excellente prière d'ASAPH, n'est
 elle pas préférable aux imprécations qu'on
 lui a prêtées jusques ici, & que la seule am-
 biguité d'un terme équivoque ne justifiera
 jamais , puis qu'elles blessent tout à la fois,
 & d'une manière cruelle , la Prudence , la
 Religion même , & l'Humanité ?

Agréez , je vous prie, Messieurs , la vé-
 ritable considération, avec laquelle je ferai
 toujours ,

Vôtre très humble Serviteur

PHILOGRAPHE.

Ce 27 Nov.

1759.

LETTRE



L E T T R E

À l'Auteur de l'Essai sur la nécessité de la Révélation, inséré dans le Journal d'Octobre.

M O N S I E U R ,

DANS l'opinion où je suis, que l'insuffisance de la Raison, & la nécessité de la Révélation, sont, quant à leur preuve, un mystère pour le Public (*), j'ai lû avec beaucoup d'attention

* Les preuves de l'insuffisance de la Religion Naturelle & de la nécessité de la Révélation sont toutes relatives à une promesse de félicité particulière dans la vie à venir, & pour laquelle uniquement la Révélation a été donnée. *Dieu n'est il le Dieu que des Juifs*, dit S. PAUL, *ne l'est il pas aussi des Gentils?* Cependant il dit ailleurs aux Gentils; *Vous n'êtes point son Peuple.* Tantôt il est le Dieu de tous, tantôt il ne l'est que des Juifs; pourquoi? Parce qu'ils ne sont pas tous son Peuple dans le même sens; il y a une branche aînée & une branche cadette: Une branche aînée en ISRAËL & en J. C. *le premier né entre plusieurs Frères*, à laquelle sont les prérogatives du droit de primogéniture, & une branche cadette en ESAU, qui vendit son droit d'aïnesse, & que ceux qui rejettent la Révélation, dans ce qui la distingue d'avec la raison, c. à. d. sa partie

ce que vous avés mis au jour sur je fujet, pour y trouver cette preuve, que je n'ai vüe nulle part : Oserai je vous dire, *Monsieur*, que je ne l'ai point trouvée non plus, dans vôtre *Essai* ? Mon intention n'est pas de le critiquer : Permettez moi seulement d'examiner la force ou la foiblesse des preuves que vous y avés rapportées, d'après les Auteurs qui ont traité cette matière, & que vous avez adoptées, sans doute, *in verba Magistri*.

On reproche tous les jours aux Déistes, qu'ils puissent dans la Révélation les élémens d'un beau Siftème de Philosophie, & qu'ils disent ensuite, voilà la Nature; voilà l'ouvrage de la Raison: Ne faisons nous rien de semblable, à leur égard, quand nous tirons de la Raison ce même Siftème, que l'Écriture répète & que nous leur disons ensuite; voilà la Révélation ? Prenés la peine de fixer pour un moment vôtre attention sur le début de vôtre *Essai*, c'est un Siftème tiré des seules lumières de la Raison; tout ce que vous y suppléés, de la Révélation, ne sont que des

supplétoire, vendent come lui. C'est de cette branche ainée dont *Dieu ne fait pas difficulté d'être apellé le Dieu, parce qu'il lui a préparé une Cité, un Repos. Il reste un Repos pour le Peuple de Dieu.* Hébr. IV 9. Si l'on n'a pas d'idée de ce repos là, on ne fau o t doner de preuve receva bje de l'insuffisance de la Raison & de la nécessité de la Révélation.

mots, qui expriment les mêmes choses, en des termes différens, mais qui n'y ajoutent pas un *iota* : Où est donc ce supplément à l'insuffisance de la Religion naturelle ?

Si la Révélation n'ajoute rien à ce que la Raison découvre, on ne sauroit dire qu'elle y supplée quoi que ce soit : *Qu'un sage Législateur fasse une nouvelle publication de ses Loix, qu'il les fasse écrire en gros caractères, lorsque ceux qui sont obligés de les observer en ont perdu le souvenir* ; il n'y a rien là qui suppose de l'insuffisance à ces Loix ; rien de nouveau ; point de supplément. Ainsi, de vôte propre aveu, toute idée d'insuffisance est bannie de la Religion naturelle ; cependant vous ne laissés pas d'y revenir, si non pour de nouvelles Loix ; au moins pour de nouveaux motifs à l'observation de ces Loix ; mais quels sont ces motifs ? Des peines & des récompenses dans une vie à venir, & précisément les mêmes, qui se découvrent pas les seules lumières naturelles.

Pour rendre un jugement droit dans le concours entre la Religion naturelle & la Religion révélée, il seroit, ce me semble, de l'équité, de les mettre en parallèle ; faire l'énumération des Vices que l'une tolère & que l'autre défend ; des Vertus que l'une omet & que l'autre recommande, & voir enfin quels états peuvent & doivent naturellement

réfultent des Dogmes de l'une & de l'autre respectivement ; mais c'est ce que n'ont fait jusqu'à présent , que je sache , aucun des Auteurs qui ont traité la matière de l'insuffisance de la Religion naturelle : Car de parcourir , come on fait , l'Histoire des anciens Peuples de la Grèce & de l'Italie , pour en observer les erreurs & les vices , c'est juger ces Peuples & non la Religion naturelle. Imputer à la Religion naturelle ces erreurs & ces vices , c'est mettre les Incrédules dans le droit d'user de réprésailles , & d'imputer à la Religion révélée tous les crimes des Juifs & des Chrétiens. Il ne faut pas double poids & double mesure ; si la Religion naturelle est insuffisante , parce que les Grecs ont déifié certains vices , la Religion révélée le fera par les Croisades , les Chevaleries , les Sorcéleries , & le massacre de la St Barthelémi. Cette Logique a eu cours , parce qu'elle n'est pas nouvelle. J'ai lû quelque part , dans ce Journal , que les Philosophes Paiens en faisoient usage en faveur des Oracles de leurs Dieux. *La Religion naturelle est insuffisante , disoient ils , parce qu'elle fut autres fois mal entendüe & mal observée.* (*)

Il y a plus : Les Incrédules diront , & peuvent le dire avec fondement , que la Religion naturelle & la Religion Paienne ne sont pas la même , & que l'une n'est pas responsable

(*) Octobre 1758.

des égaremens & des vices qui se comettent dans l'autre , au lieu que les Chrétiens ont toujours déclaré hautement, qu'ils professoient la Religion révélée, & que c'est par principe de Religion, qu'ils ont comis les énormités que je viens de rapeller ; mais sans aller si loin, si, come nous venons de le voir dans l'opinion des défenseurs de la Révélation, la Religion révélée n'ajoute rien à la Religion naturelle, il faut dire aussi qu'elle n'en diminue rien, qu'ainsi n'ayant rien de plus ni de moins, elle est précisément la même, & alors le reproche d'insuffisance qu'on fait à la Religion naturelle tombe directement sur la Religion révélée.

Ce que vous dites, *Monsieur*, & que tant d'autres ont dit avant, sur les moïens de réconciliation que la Religion révélée fournit aux Homes, n'est pas assez développé pour juger s'il concourt, come il le pourroit, bien entendu, ou s'il ne fait rien du tout à la preuve de la nécessité de la Révélation. En attendant qu'on s'explique là dessus, les Incrédules ne manqueront pas de dire, que cet article ne prouve pas mieux votre thèse que les précédens, puis qu'il n'est pas digéré ; que la Religion naturelle n'est pas absolument destituée de moïens de réconciliation, puisque la repentance, qui en est le principal moïen, dans la Religion révélée, est un moïen tel-

lement naturel , qu'il se présente à l'Esprit des plus stupides , même sans réflexion.

Que les Païens aient érigé le Vice en Vertu & la Vertu en Vice, c'est ce que je ne voudrois pas répéter d'après les Athées ; non de crainte de nuire à la cause de la Révélation, qui est d'ailleurs établie sur d'assés solides fondemens ; mais pour ne pas fournir de prétexte d'indifférence dans les Mœurs, à ceux qui s'acomodent de prétextes, faute de raisons. Si nous n'avons pas, dans les Facultés de nôtre Ame, & dans la voix de la Conscience des notions certaines de la différence essentielle qu'il y a entre la Vertu & le Vice, quelle certitude aurons nous sur la nature des Perfections morales de Dieu ? Et si nous manquons de certitude sur les Perfections de Dieu, que deviendra la Révélation ?

D'ailleurs les Païens ne sont peut-être pas les seuls, qui aient érigé le Vice en Vertu & la Vertu en Vice. Tous les jours, parmi nous, le Vice se couvre du Manteau de la Vertu : Chez les uns l'Hipocrisie est apellée Piété ; chez les autres la Piété est apellée Hipocrisie. Qu'est ce, souvent, que l'Oeconomie, si non une sordide Avarice ? La basse Flâterie ne prend-elle pas souvent le nom d'Amitié ? Et vous dites, Monsieur, que l'Honneur est un Enfant de l'Orgueil. On a dit plus d'une fois que jamais on n'eut vû produire au monde de faux Miracles, s'il

n'y en avoit eu de vrais ; je dis auffi, que jamais on ne se feroit paré du faux honneur, s'il n'y en avoit un véritable. *Que ceux qui président parmi vous*, disoit S. PAUL, *soient estimés dignes d'un double Honneur* : Certainement cet Apôtre ne vonloit pas faire des Orgueilleux. S. PIERRE ne prétend pas non plus qu'on flate bassement l'Orgueil des Rois, quand il ordonne *d'honorer le Roi*. Mais l'Honneur est un respect humain ; cela est vrai, quand il se termine à l'Home simplement ; mais s'il n'a pour objet que des Homes vertueux, en considération de leur Vertu, ce n'est plus respect humain, c'est Amour de la Vertu, & cet Amour est une Vertu lui même. *Celui qui reçoit un Juste en qualité de Juste*, dit l'Ecriture, *recevra le salaire de Juste* ; de même celui qui respecte un Home de bien, en cette qualité d'Home de bien, se rend, en ce point, lui même respectable, come un Home de bien ; & voilà le véritable Honneur. On doit *honorer le Roi* ; pourquoi ? Parce qu'il est l'Image de Dieu. Et quelle Image de Dieu peut on trouver sur la Terre plus ressemblante qu'un Home de bien ? Il y a un faux Honneur ; c'est une yvraie parmi le bon grain ; il faut le réformer si l'on peut, mais on ne brule pas la Maison pour en chasser les Souris : N'arrachons pas le froment, pour faire périr l'yvraie.

La grande clarté de la Révélation , si elle étoit telle que vous l'établissez , *Monsieur* , en prouveroit plutôt l'utilité que la nécessité ; mais c'est encore un point à examiner , si , en éfet , cette clarté nous découvre exactement *tout ce qu'il faut savoir , pour régler nos Mœurs , & diriger notre conduite.*

Après en avoir parlé (page 346.) come du *plus beau Jour* , succédant à *l'Aurore* ; come de *la plus brillante Lumière* ; vous convenés à la fin , *qu'elle laisse des doutes ; qu'elle a quelque chose d'obscur ; & il faut en convenir éfectivement.* Cette idée de la Révélation nous engage mieux à la *sonder* , & elle s'acorde mieux à celle que les Auteurs sacrés nous en donnent. *Ta parole* , disoit DAVID , *est une Lampe à mon pié* : Or un Lampe ne done pas *la plus brillante lumière.* JESUS CHRIST disoit à ses Apôtres *vous êtes la lumière du Monde* : Dans le verset suivant il compare cette lumière à celle d'une Chandelle : *On n'allume pas , dit-il , la Chandelle pour la mettre sous le boisseau.* S. PIERRE en parle de la même manière : *Vous avés , dit-il , la parole des Prophètes plus ferme , à laquelle vous faites bien de vous atacher come à une Lampe , qui luit dans l'obscurité , en atendant que le Jour vienne.* Il est vrai que S. PAUL dit que *la nuit est passée* ; mais faisons atention à la suite ; il ne dit pas que *le Jour est venu* , il est seulement *apro-*

ché. Si donc nous ne sommes pas par la Révélation entièrement dans les ténèbres de la nuit, nous ne sommes pas, non plus, dans le plein jour; mais seulement dans ce période d'Aurore, où l'on comence à voir les objets moins confusément, que pendant la nuit, & moins distinctement qu'en plein jour, & c'est ce qui lui fait dire ailleurs, nous ne voïons qu'en partie, nous ne prophétisons qu'en partie, nous voïons obscurément.

Telle est, je pense, l'idée qu'on doit se former de la clarté de la Révélation; & encore ce peu de lumière, je suis persuadé qu'elle est plus ou moins grande pour les uns que pour les autres, proportionnellement à la mesure des dons qui leur sont dispensés d'en-haut; car l'Homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu; elles lui sont une folie. Nous proposons une Sagesse qui n'est point de ce Monde; c'est la Science de Dieu & la Sagesse de Dieu en Mistère, cachée, que nous proposons, non dans le langage de la Sagesse humaine, mais dans celui que dicte le S. Esprit, appropriant les choses spirituelles à ceux qui sont spirituels. I Cor. II. Ainsi, semblable à un Cabinet fermé & rempli de choses précieuses, ce n'est pas la posséder, cette Révélation, que de n'en entendre les mots que d'une intelligence grammaticale; ce n'est alors voir ce Cabinet que par dehors. Il s'agit d'y entrer

pour parcourir ce qu'il renferme , se l'approprier & en jouir , & pour cela, il faut en avoir la clé , c'est à dire , à mon sens , l'Esprit qui l'a dictée , une saine & droite Raison , la Raison ou *Sagesse qui vient d'en-haut* , une Raison pure , simple , dépouillée de tout ce que les égaremens de l'Esprit , & la corruption du Cœur ont enfanté de préjugés sur la Terre ; & avec tous ces secours , ce n'est encore qu'une *Lampe qui luit dans l'obscurité*.

Elle est donc obscure , *Monsieur* , & vous l'avez fort bien dit , mais cette obscurité on la rejette ordinairement sur des matières de spéculation , sur la partie dogmatique ou prophétique ; au parti de là , elle nous découvre clairement dit-on , *tout ce qu'il faut savoir pour régler nos Mœurs & diriger nôtre conduite*. Je ne fais , si j'ai l'Entendement plus borné que bien d'autres , mais encore à cet égard , j'y trouve , en bien des choses , de l'obscurité : Je n'en rapporterai ici qu'un exemple.

Un Jeune Home , dit l'Évangile , s'adressa à Jésus & lui dit , *Maitre , que ferai je pour avoir la Vie-Eternelle ?* Jésus lui dit , *vous savez les Comandemens , Tu ne tueras point , Tu ne déroberas point , Tu ne comettras point d'adultère &c. & il dit à Jésus , j'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse ; alors Jésus l'aima , & lui dit , il vous manque encore une chose*. Je ne pouffe pas plus loin cette Narration : il suffit

de confiderer en général 1°. Que ce jeune Home étoit Home de bien , puis qu'il avoit gardé les Comandemens de Dieu dès son enfance 2°. Que tout indique qu'il venoit à JESUS CHRIST dans de bones intentions , 3°. Qu'il reconoiffoit le Seigneur pour un Docteur envoyé de Dieu , pour le Messie , 4°. Que s'il se fut agi d'un sacrifice moins difficile à faire que celui de l'abandon de tous ses biens , & de mener une vie dure & misérable dans le monde , suivie peut-être d'une fin tragique , il auroit vraisemblablement embrassé l'Evangile , 5°. Enfin que l'état de ce jeune Home , par raport à la Religion , n'étoit pas tel , qu'il ne puisse y avoir eu , & y avoir encore bien d'autres personnes dans le même état ; j'ai cru dans un tems d'y être moi même , & j'ai eherché sans succès , dans la Révélation , ce que je desirois ardemment de savoir , c'est à dire , *ce qui me manquoit encore pour avoir la Vie éternelle.* Vous me feriez un sensible plaisir , *Monsieur* , si vous vouliez bien me résoudre cette Question. Remarquez , s'il vous plait , qu'il ne s'agit point ici de ces matières de spéculation , qui , quelquefois servent plus à embarasser l'Esprit , qu'à purifier le Cœur ; mais d'un principe de pratique , d'où dépend le salut ; du moyen de parvenir à la *Vie Eternelle.*

J'ai l'honneur d'être &c.

A. N.

E X T R A I T

*Du Traité des premières Vérités par le
Père BUFFIER Jésuite.*

Après avoir fait l'éloge de la Vérité *, il me reste à examiner quel est son caractère, & quels sont les moïens de la découvrir. Le Père BUFFIER a facilité cet examen, par le Traité qu'il a donné sur ce sujet. Come cet Ouvrage est excéllent, & qu'il a été généralement goûté, je me bornerai à en donner le précis, en y joignant de tems en tems quelques remarques, pour en faciliter l'intelligence; car des idées abstraites ne sont pas à la portée de tout le monde, & je me propose d'écrire pour tous les lecteurs, en m'instruisant moi même. C'est ici une bone Métaphi-

* On trouve une bone Pièce sur l'Esprit Philosophique dans le Journal Helv. de Septembre 1757. Cet Esprit nous porte à douter sagement de ce qui n'est que vraisemblable, & à nous rendre à l'évidence. Il y a des Vérités, qui n'en sont pas moins certaines, quoiqu'elles soient contestées. Doutera t'on de son existence & de celle de son Corps, quoique certains Philosophes aient mis ces Vérités en problème, & qu'il nous est impossible de concevoir coment nous pouvons exister.

sique, qui nous conduit aux grands Principes de la Logique : C'est ainsi que toutes les Sciences se tiennent par la main & s'éclairent réciproquement. On a pu l'observer par la lecture du *Journal Helvétique*. On y trouve diverses Pièces sur le Droit-Naturel, sur l'Histoire-Naturelle, sur la Rhétorique, sur la Morale, & sur la Littérature. Si on les examine avec attention, on verra que ces diverses Pièces, quoique très différentes dans leur espèce, se rapportent pourtant à un genre comun, qui est la recherche du vrai, du juste & du beau. C'est come un Arbre chargé de fleurs & de fruits, dont toutes les branches ont le même tronc. Il me seroit aisé de faire sentir cette liaison : On verroit la plus admirable variété fonder l'ordre & l'harmonie. Les Ecrits des plus habiles Auteurs modernes en font la preuve. On y voit l'Esprit Philosophique orné de toutes les graces des Belles Lettres, & paré des mains Muses *. Loin d'y perdre, en conservant sa justesse, sa netteté & sa précision, il y a gagné de la douceur, de l'aménité & de l'élégance.

Il est d'agrémens un fertile trésor ;
 Tout ce qu'il a touché se convertit en or.

* On peut voir une Ode, qui a pour Titre *Le Triomphe de la Vérité*, dans le *Journal Helvétique* Juillet 1759, & dans le *Journal d'Aout*, *l'Essai sur les sources de la Vérité*.

J'entre à présent en matière , & je vai copier , mot à mot , l'Avertissement & l'Introduction de cet Ouvrage. Je passerai dans la suite à l'Ouvrage même.

Jamais la Science des premières Vérités n'a plus mérité d'attention , que dans un tems ome le nôtre , où tout le monde se mêle de parler de tout & même d'en décider. C'est alors principalement , qu'il convient de tacher , par l'examen des premières notions des choses , de fournir le moien de vérifier , si chacun est en état de bien entendre celles dont il patle , pour doner ainsi quelque exactitude à sa propre Raison & aux raisonnemens qu'il se permet.

Les Sujets les plus importans , & même les plus ordinaires , dépendent d'Idées précises & un peu abstraites , avec lesquelles il faut s'acoutumer , pour ne pas s'exposer à porter des jugemens faux & défectueux. Au reste ces Idées ne sont pas obscures , ni si difficiles qu'on se l'imagine ; il n'est personne qui , sans y penser , n'en ait la pratique , dans les matières qui lui sont très conües , & pour se familiariser avec elles , il faut seulement y faire attention , & lorsqu'on lit un Ouvrage où ces Idées se trouvent , il faut lire peu à la fois , & se doner le loisir de réfléchir sur ce qu'on aura lû.

Le Sujet , ajoute le Père BUFFIER , que

je traite en ce Volume, est peut-être celui qui fournit le plus à espérer pour les Lecteurs & le plus à craindre pour l'Auteur. Conoitre les Vérités dans leur source, faire une Analise de celles où il faut remonter, pour établir tout ce qui a besoin d'être prouvé, & au delà desquelles on ne remonte point, rapporter des Principes qui se fassent jour au travers des Préjugés du Peuple, de l'embaras des Ecoles, de la prévention même de certains Savans ou Philosophes à la moderne, rien n'est plus capable d'intéresser. En éfet, le discernement des premières Vérités (*) est come la clé de toutes les Sciences, le ressort de tout Jugement, la règle de ce qu'on peut découvrir de plus exact dans nos Connoissances.

Mais peut-on compter ici sur l'aprobation des Savans ? Ceux qui par leur profession se donent pour Maitres dans les matières abstraites, méconoissent quelquefois les Vérités

(*) On demande, si la conoissance de l'existence de Dieu doit être mise au nombre des premières Vérités ? Le Père BUFFIER répond que non, à moins qu'on ne regarde come une des premières Vérités ce qui se conoit naturellement, & que la Raison approuve, dès qu'on le lui montre. Tous les Homes conviennent, que le pur Hazard ne peut former un Monde tel que celui ci, & le Corps humain en particulier, puisque le Hazard ne pouroit pas même former un simple Horloge, qui marquât les heures.

les plus importantes, quand elles ne sont pas revêtues de formalités & d'expressions autorisées dans leurs Tribunaux ; & qu'espérer de gens, qui traitent une Logique de superficielle, sous prétexte qu'ils n'y trouvent rien que d'intelligible ; qu'on écarte les fausses subtilités, & qu'on en abrège tellement la pratique & les règles, que les difficultés dont elle est ordinairement remplie, y paroissent immédiatement au dessus du rien ?

Rien n'est plus vrai que ce que dit nôtre Auteur : L'expérience le confirme. On traite souvent de superficiels des Ecrits véritablement profonds, mais dont les pensées sont claires & les expressions nettes & précises, parceque l'Auteur avoit bien médité sa matière, & qu'il étoit peut-être au dessus d'elle. On traite au contraire de profonds des Ecrits obscurs, & qu'on a de la peine à comprendre, parceque l'Ecrivain ne la comprenoit peut-être pas lui même, & qu'il n'avoit sur son sujet, que des idées confuses. C'est ainsi qu'une eau bourbeuse paroît profonde, quoi qu'en éfet elle ne le soit pas. On est quelques fois obscur, pour vouloir mettre de l'Esprit où il ne faut que de la Raison.

L'importance de discerner les premières Vérités s'aperçoit d'elle même. En éfet, qu'est ce qui rend défectueux le peu de Co-

noissances dont nous sommes capables ? C'est que dans la suite de nos raisonnemens, il se trouve des propositions, qui arrêtent nôtre Esprit, & dont on ne convient pas avec nous. Alors nous tâchons de les prouver, & si nos preuves ne persuadent pas, nous en apportons encore de nouvelles ; mais en remontant ainsi de preuve en preuve, il faut rencontrer enfin des Propositions qui n'en aient plus besoin, autrement toute la vie se passe à prouver, sans avoir jamais rien prouvé de fixe, & sans savoir jamais à quoi s'en tenir. C'est à quoi l'on doit attribuer la confusion & l'incertitude dont nos jugemens se trouvent si souvent remplis. Il s'ensuit donc manifestement, qu'il y a des propositions qu'il ne faut point entreprendre & qu'il n'est nullement nécessaire de prouver ; mais qu'il est de la dernière importance de discerner, & ce sont celles que j'appelle des premières Vérités *.

Quoique le Père BUFFIER ne soit point

* Le Père BUFFIER donne ici le caractère essentiel des premières Vérités. Le premier de ces caractères est, qu'elles soient si claires, que quand on entreprend de les prouver ou de les attaquer, on ne le puisse faire que par des propositions qui ne soient ni plus claires, ni plus certaines. Le second caractère est d'être reconnues par tous les Hommes, dans tous les tems, & dans tous les lieux. Enfin d'être si fort imprimées en nous, qu'elles nous servent de règles.

partisan des Idées innées, condamnées par LOCKE, cependant il me semble qu'on ne peut guères s'empêcher de confiderer come Idées *innees*, ces Principes universels & primitifs, adoptés par tous les Siècles & par toutes les Nations. Tels sont ceux ci, & plusieurs autres : *Il ne faut faire à autrui que ce que nous voudrions qui nous fut fait ; Le tout est plus grand que sa partie ; Il n'y a point d'effet sans cause* *. On ne peut nier ces Principes, sans nier toute certitude, & sans tomber dans un doute & un pirrhonisme général, ce qui est une absurdité, & le délire de l'Esprit humain. Je fais qu'on me répondra, que ces Principes suposent des notions qui les précèdent, come sont celles d'*éfets* & de *causes* ; mais ce n'est là qu'une pure chicane, car le sens-comun dicte à chacun ce qu'on doit entendre par ces mots ; & ces Principes généraux & primitifs dévancent toute institution & sont intelligibles à tous les esprits : Semblables aux rayons du Soleil, il n'y a qu'à

* On pouroit citer encore pour exemple, la conviction où sont tous les Homes, qu'ils sont libres & qu'ils ont la faculté de choisir entre le bien & le mal. » N'est ce pas là, disoit S. AUGUSTIN, ce que les » plus habiles Docteurs enseignent dans les Chaires, » & ce que les plus simples Bergers publient dans » les Campagnes ; ce qui se répète, ce qui se supose, » dans toutes les conjonctures de la Société civile ?

ouvrir les yeux pour les apercevoir ; ils sont la source , l'archétype & le modèle des Idées particulières , qui en dérivent ; car nous ne jugeons guères que par comparaison , & la Copie suppose nécessairement un Original.

Il faut , dit nôtre Auteur , définir les premières Vérités. Ce sont , dit-il , des propositions si claires , qu'elles ne peuvent être prouvées ni combatues par des propositions qui le soient d'avantage. S'il n'est point de premières Vérités , il n'y aura plus rien de vrai , & il y auroit même de la folie à chercher la Vérité en rien ; quoique la suprême Sagesse consiste à la chercher en tout ; & ceci confirme ce que je viens de dire.

Les jugemens qui nous sont dictés par la nature & par le sens-comun sont des premières Vérités ; telle est cette proposition , *Il existe d'autres Etres & en particulier d'autres Homes que moi.* Pour nier les Vérités tirées du sentiment intime, il faut être hors de soi ; & pour nier les autres , il ne faut qu'être hors de la Raison.





L E T T R E

*De Madame D * * * à son Fils , sur l' Usage
du Tems.*

Le Tems d'un infensible cours
Nous mène à la fin de nos jours ;
C'est à nôtre sage conduite
A nous consoler de sa fuite ,
En le ménageant come il faut.

S. EVREMONT.

QUOIQUE je vous aie parlé très souvent ; *mon cher Fils* , avant vôtre départ , du prix inestimable du Tems , surtout pour la jeunesse , c'est , selon moi , un sujet si important , que j'ai cru ne pouvoir me dispenser d'en faire l'objet de cette Lettre. Vous devés être convaincu de ma tendresse & par conséquent du desir réel que j'aurois de contribuer à vôtre bonheur & à vôtre véritable satisfaction : Je n'ai donc pas lieu de craindre , que vous envisagiés ce que je vous dirai , come l'éfet d'un esprit sévère , qui vous envie les plaisirs que vous pouriés goûter : Au contraire , je cherche à vous en procurer de solides , & les diverses expériences que j'ai faites me mettent dans le cas de vous donner sur cette matière des conseils utiles. Depuis

la mort de M. D***, je me suis fait un devoir de m'occuper presque uniquement du soin de diriger votre Education, dans tous les articles qui pouvoient être à ma portée. Bien assurée que mon zèle surpasseroit toujours celui de tous les Maîtres, j'ai cherché à acquérir de nouvelles connoissances, pour vous les inculquer, & je ne me suis fiée à qui que ce soit, pour vous apprendre ce que je pouvois vous enseigner moi même. Contrainte enfin à vous perdre de vue, pour vous envoyer à l'Université, ma sollicitude maternelle à votre égard n'est point ralentie par votre éloignement, & vous faites toujours l'objet de mes Vœux & de mes Réflexions les plus sérieuses. . . . Mais je me reproche presque ce préambule avec un Fils, de la docilité duquel j'ai toujours eu lieu d'être satisfaite : Votre confiance & votre amitié m'autorisoient à entrer d'abord en matière.

On convient généralement que l'emploi que nous faisons de notre Temps mérite la plus grande attention. Tout doit nous rappeler la rapidité avec laquelle il s'écoule. Les heures, les jours, les semaines, les mois, les années nous avertissent également que nous marchons à grands pas vers la fin de notre carrière, & quand nous jettons un œil attentif sur le passé, nous ne pouvons guères nous empêcher de regretter tant de momens,

qu'il nous est impossible de rapeller & qui sont entièrement perdus pour nous. Heureux encore si un grand nombre ne nous fournissent pas des sujets de remords !

Vous êtes , mon cher Fils , dans cet âge , où les Passions comencent à tenter de prendre sur nôtre Raison un pouvoir despotique. Il s'agit de leur oposer des barrières insurmontables , & la plus forte que je conoisse est sans doute l'occupation. Nous sommes faits pour elle. Dans la jeunesse , sur tout , l'activité de nôtre Sang, la vivacité de nôtre Esprit demandent absolument d'être fixés : Il est impossible de rester oisif , & si nous ne nous atachons pas à faire du bien , nous ne manquerons pas de faire du mal. On dira peut être , qu'il y a des actions indifférentes , qui nous distraient , sans être répréhensibles & sans cependant pouvoir être apellées de bones actions ; telles sont , la promenade , le jeu , les spectacles , les lectures récréatives , les conversations amusantes &c. mais on s'abuse par ce raisonnement. Il est peu d'Action , qui ne soit indifférente par elle même , mais qui ne devienne bone ou mauvaise par les circonstances. C'est ce qu'il est indispensable de bien distinguer , si nous cherchons de bon-foi à faire un bon usage de nôtre Temps.

J'envisage le Temps come la seule chose , dont on ne peut guères pousser trop loin l'oc-

économie. N'appréhendons jamais d'en être avares, puisque c'est de tous les Biens celui qui dépend le moins de nous. En éfet, mille circonstances imprévues peuvent nous en enlever une bone partie; une légère indisposition, la moindre altération dans nos organes, le moindre dérangement dans nôtre fanté, nous mettent dans l'impossibilité d'en faire l'usage que nous souhaiterions : N'est-on donc pas excusable, que dis-je ! n'est on pas louïable d'employer utilement celui qui est en nôtre pouvoir, & ne devons nous pas nous faire des reproches, lorsque nous avons négligé d'en faire usage ?

Cependant le Tems, ce Bien si précieux, est généralement celui de tous, que l'on économise le moins. A cet égard, come à bien d'autres, le Laboureur, le Manœuvre, l'Artisan donent aux Homes d'une Condition plus aparente des Leçons très utiles. C'est dans ces états, que nous ne somes que trop acoutumés à regarder come viles, que nous voions le mieux ménager le Tems : Les rayons du Soleil ne dévancent point ces Ouvriers à leurs travaux, & les ténèbres de la Nuit les y surprennent encore ocupés. Quelques heures de repos, qu'ils goutent dans les bras du sommeil, suffisent pour réparer leurs forces, tandis que tant d'Homes les laissent engourdir dans la nonchalance & l'oïveté la plus condannable.

J'avoûe que le Préjugé, ce tirannique Usurpateur des plus beaux droits de l'Humanité, ne vous permet pas de vous voüer à ces occupations mécaniques. Mais ne vous imaginés pas d'un autre côté, que vous soïés par là même dispensé du travail. Il vous en rend le choix plus difficile, il est vrai, mais si vous voulés véritablement anoblir vôtre Condition, si vous voulés mériter aux yeux de la Raison, d'être préféré à ces Hommes, que l'Orgueil abaisse si fort & si mal à propos, faites que vos travaux deviennent, s'il est possible, plus utiles à la Société que les leurs, soit par leur nombre, soit par leur espèce. Dès là, vôtre tâche devient très grande, & vous n'avez aucun moment à perdre, si vous voulés la remplir. Aussi n'en perdés vous aucuns, pas même ceux que vous donerés au délassement & à la récréation, moiennant que la Raison vous dirige toujourns en tout, & que vous ne fassiés rien que par son conseil. Si au contraire vous la négligés, vos occupations les plus sérieuses, les plus pénibles, feront un Tems perdu misérablement & que vous aurés lieu de regretter dans la fuite.

Vous venés par exemple de comencer vôtre cours de Philosophie. Si vos études en ce genre se bornoient à vous apprendre les diverses opinions des Philosophes, tant anciens que modernes, si vous n'en tiriés d'autre

avantage que de faire briller v^otre Esprit dans les Disputes, de soutenir avec avantage des Principes douteux, d'être attaché aux sentimens de vos Maitres jusques à l'entêtement, ou peut être d'augmenter v^otre amour propre par l'idée que vous auriez de vos Lumières, ne perdriez vous pas misérablement v^otre T^oms ? Ou pour mieux dire, n'en feriez vous pas un usage pernicieux, puisque le but de ces diverses conoissances, come de toutes celles que nous aquérons, doit être de nous rendre meilleurs ; plus disposés à nous acquitter de nos devoirs, & plus propres à nous rendre utiles à nos semblables. Ne nous faisons point d'illusions ; toutes les Lumières que nous pourrions aquérir, si elles n'ont aucune influence sur nos mœurs & sur nôtre conduite, sont par là même non seulement inutiles, mais même dangereuses & nuisibles.

Attachons nous donc, dans tout ce que nous faisons, à un but louable, & rapportons y toutes nos actions. Si nous considérons l'Univers, soit que nous élevions nos yeux jusques à ces Astres brillans, qui roulent avec tant de majesté sur nos têtes, soit que nous les abaissions sur ces petits Vermisseaux, qui rampent à nos pieds, que ce soit pour admirer dans les uns & dans les autres la puissance & les Perfections infinies du Créateur. Si nous lisons l'Histoire, que ce soit pour y

puiser de nouveaux motifs , à imiter les Vertus des grands Homes , dont les Faits nous sont tracés, & à fuir les Vices qui nous y sont dépeints & dont nous voions la juste punition. La Géographie, en nous instruisant des Villes & des différens Peuples qui habitent nôtre Globe , nous prêche la bonté du Père comun de tous les Homes , qui a si fort multiplié des Etres qu'il veut rendre heureux , & qui , par la diversité des Saisons & des Climats , pourvoit efficacement aux besoins respectifs de tous. Il en est de même de toutes nos autres Etudes : Elles doivent avoir une fin pratique , que nous ne devons jamais perdre de vûe,

J'ai dit plus ; j'ai dit que toutes nos Actions , nos amusemens mêmes doivent être dirigés par la Raison , & j'entens par là , que l'on doit également s'y proposer un but que la Raison approuve. Or je vous demande, mon cher Fils , si au Tribunal de la Raison nous pourrions faire approuver nos amusemens, si nous ne leur atribüons d'autre motif, que celui , come on s'exprime comunément , de *passer le Tems* , ce Tems du prix infini duquel nous ne saurions douter ?

C'est ici le lieu de vous faire remarquer, que les Actions indifférentes en elles mêmes, deviennent bones ou mauvaises par les circonstances. Si après avoir vagué long-tems

à des Etudes sérieuses , qui ont captivé pendant bien des heures toutes les Facultés de votre Ame, vous sentés que vôtre Esprit est fatigué & qu'il a besoin de délassement, rien de plus légitime , je dirai même de plus loüable , qu'une récréation innocente. Vous vous proposés pour but de recouvrer les forces qui vous sont nécessaires , pour reprendre avec fruit vos occupations sérieuses ; mais si vous employés à ces récréations des momens où vôtre Esprit conserve toute sa vigueur, & où il seroit très bien disposé pour s'ocuper plus utilement , dès lors vos récréations n'ont plus de but utile , & par conséquent ne sont plus légitimes. Il en est du repos de l'Esprit come de celui du Corps. Si un Artisan , par exemple , qui a besoin de gagner sa vie , ne se contentoit pas de passer toute la nuit à dormir , mais qu'il demeurat encore au lit une bone partie du jour , il seroit certainement très blamé & avec raison. Et quand même nôtre situation ne nous oblige pas de travailler pour vivre , étant tous faits pour le travail , nous ne sommes pas plus autorisés à nous en dispenser que ce pauvre Artisan. J'avoüe que les Ouvrages qui exercent nôtre Esprit & captivent son attention demandent d'être plus fréquemment interrompus, que ceux qui n'exercent que le Corps, mais c'est à nous à sentir

cet égard nos besoins réels , en prenant bien garde que la paresse au l'amour du plaisir ne nous fasse illusion. N'emploions donc jamais à des délassemens un tems , où rien ne nous empêche de nous occuper utilement. Le terme de délassement, que j'emploie ici à dessein, emporte nécessairement une fatigue qui doit avoir précédé. Que diriez vous d'un Soldat, qui au moment de l'Action s'amuseroit à polir & à nétoier ses Armes ? Vous le trouveriez sans doute ridicule ; au lieu que vous louerez sa propreté , s'il se donne ce soin après le Combat.

Quant au choix des délassemens , on ne peut guères les déterminer. Je fais qu'il en est qui dégènerent plus aisément en abus que d'autres , mais on peut abuser de tous , & avec la précaution de n'en faire que de véritables délassemens, je crois que l'on peut consulter sans risque son tempérament & son goût. La Promenade, par exemple, que j'envisage come l'un des plus innocens , ne peut pas convenir à tout le monde & n'est pas toujours praticable ; une lecture amusante n'est pas propre pour ceux dont la vue se fatigue aisément, & qui viennent déjà de l'occuper. Enfin on peut varier selon les circonstances où l'on se trouve. La Raison nous dit seulement de choisir toujours les moïens les plus courts & les plus propres à nous conduire au but que nous nous proposons.

Voilà, mon cher Fils, quelques réflexions que je vous prie de méditer. Jettés un regard sur l'emploi que vous avés fait de vôtre Tems, pendant l'Année qui va finir, & examinés si vous avés toujourns observé les règles dont je vous parle, qui me paroissent toutes simples & toutes naturelles. Et pour l'avenir aiés sans cesse devant les yeux la nécessité indispensable de faire un bon usage du Tems. Rendés vous compte à vous même de chacune de vos journées, & tachés d'avoir constamment l'approbation de vôtre Raison & de vôtre Conscience. J'aprens avec un véritable plaisir, que vous jouissés d'une santé des mieux asermies; c'est un avantage bien précieux si vous savés en faire usage; mais c'est en même tems un nouveau motif pour vous engager à fuir l'oisiveté & la paresse, come les sources fécondes des plus grands maux, & conséquemment des plus vifs repentirs.





REFLEXIONS

SUR LA POPULATION.

CE n'est pas se tromper , que de nommer nôtre Siécle celui de la Philosophie. Non de cette Philosophie abstraite , à laquelle le vulgaire ne sauroit atteindre , mais de celle qui est à la portée de tout le monde , enforte que quiconque fait lire , peut y puiser très aisément bien des Vérités & des Erreurs.

Tous les Ecrits de nos Philosophes paroissent avoir pour but , de rendre les Homes meilleurs , de perfectioner les Legislations , de bien établir les droits de l'Humanité , de mettre l'Agriculture en honneur , & enfin de faciliter la *Population*.

Le fonds de tous ces Ouvrages est le fruit des Etudes de Cabinet , jointes à quelques conoissances , peu a profondies , pour ne pas dire très superficielles , des objets que l'on entreprend de traiter.

La beauté du stile, la force de l'expression, l'éloquence & l'art même, ne sont pas épargnés dans ces compositions. Les Lecteurs sont entraînés, avec plaisir, à croire qu'il n'est pas possible de rien dire de mieux sur le sujet discuté, ni de plus propre à porter les Puissances à mettre ces Projets en exécution.

Cependant, quand on y fait bien attention, on s'aperçoit facilement, que ce ne sont que des généralités, souvent même des pétitions de Principes, sans aucun Plan régulier, ni détail suffisant pour conduire à la pratique sûre de l'objet proposé. Il n'est donc pas surprenant, que ces Ecrits, après avoir été lus & admirés, pendant quelque tems, aillent se perdre dans l'oubli, sans produire aucun avantage réel.

Les Discussions détaillées, dont le célèbre Abé de St. PIERRE a rempli ses utiles projets, n'ont pas été du goût général des François. C'est, sans doute, ce qui a obligé nos Philosophes à prendre une route opposée. Il n'est pas rare de voir cette Nation passer d'une extrémité à l'autre, même en matière de Goût, d'Esprit & de Raison.

L'Objet que je me propose de traiter seroit bien susceptible d'ornemens, si je n'avois voulu que l'effleurer; mais come je préfère, en ce cas, l'utile à l'agréable, que d'ailleurs il est question d'entrer dans quelque détail, je serai très content si je puis joindre la clarté à la simplicité.

Je n'ambitione donc point l'éloge d'avoir bien écrit. Mais je serois très flaté qu'un vrai Connoisseur, Ami des Homes, put dire de moi; *Cet Home là est fondé sur la Nature & sur sa Raison. Ce qu'il propose ne peut que procurer*

un grand bien à l'Humanité, sans qu'il en puisse résulter aucun inconvénient.

Les Avantages de la POPULATION sont incontestables. On ne fauroit donc savoir mauvais gré à ceux qui tachent d'indiquer des moyens propres à la faciliter. Il est vrai qu'il faut que ces moyens aillent tellement au fait, que l'exposition seule fasse paroître la proposition plus que vraisemblable.

Voilà le but que je me suis proposé. Je n'y viendrai cependant qu'après avoir développé quelques Vérités, auxquelles il ne me paroît pas que l'on ait fait, jusqu'à présent, l'attention convenable, précisément, peut-être, parceque l'objet est sous nos yeux.

Ce n'est pas sans fondement que l'on a dit que tous les Gouvernemens étoient bons, pourvû que les Homes le fussent : A l'égard de la Population, elle peut dépendre des causes physiques du Climat & du Terroir, ou de la Législation, suivant qu'elle est plus ou moins propre à la favoriser. L'essentiel de l'Home, considéré come animal, c'est sa nourriture actuelle. Il faut de plus qu'il voie, come en perspective, qu'elle sera permanente. La possibilité seule le tranquilisera. Dès lors l'union des deux Sèxes, que la Nature favorise bien plus que la Raison, se fera avec un double plaisir, come étant la suite d'une sorte de bien être. L'affurance d'avoir du Pain à doner
à ses

à ses Enfans , n'en fera pas craindre le nombre. Voilà , ce me semble , le Principe , ou la Source de la Population établie sur des fondemens rélatifs.

La première Ville que les Homes s'avifèrent de batir , fut peuplée des Habitans de la Campagne. Cette vérité n'a pas besoin de preuve. Mais le croira-t-on ? Ce qui s'est fait d'abord , se fait encor imperceptiblement tous les jours. Les Campagnes peuplent les Villes , mais celles ci ne rendent rien aux Campagnes , ou , si elles le font , ce n'est que forcément.

Les Villageois viennent demeurer dans une Ville, come Ouvriers ou Domestiques. Leur bonne conduite les mettant en état de s'y marier & de s'y établir , ils sont à même de doner à leurs Enfans une honête Education. Si ceux-ci peuvent aquérir les droits des anciens Citoïens , ils sont bientôt confondus avec eux. Il est plus d'un grand Magistrat , plus d'un Home riche & plus d'un gros Comerçant , qui doivent leur état actuel à cette origine. Origine d'autant plus honorable , qu'elle est dans l'ordre naturel. Le Laboureur fait encore le métier du premier des Homes , le Père de tous.

Voici la preuve de ce que je viens d'exposer. On voit les Villes, qui facilitent l'aquisition des droits de Bourgeoisie sans restre-

tion, se peupler, fleurir & se maintenir. Au contraire, on voit celles qui n'admettent pas à ces droits l'Etranger ou l'Habitant du Pais, languir, se dépeupler insensiblement; ou du moins ne faire aucun progrès de ce côté là. La raison en est sensible: Dans les premières, les nouveaux intrus y aportent des talens, des idées & des conoissances nouvelles, sur les Sciences, les Arts & le Commerce: Moien, très puissant pour nourrir l'émulation, qui vivifie tout. Dans les autres, on ne peut s'attendre à rien de semblable. L'Avare qui enfouit ses Trésors, n'en jouit pas. Les Terres en friche, sont presque néant pour l'espèce humaine. J'ai dit que les Campagnes peuploient les Villes, mais que celles-ci ne rendoient rien que forcément aux Campagnes. En voici la raison. Quelque grossier que soit un Villageois, il s'acomodera fort bien de la meilleure Table, mais le moindre de nos Artisans ne pouroit absolument tenir à l'ordinaire de la plûpart des Païsans, surtout dans les mauvaises saisons. Les Forains, établis près des Villes, n'ont garde de s'en éloigner pour aller dans des Lieux, où l'on ne conoit que de nom, le Froment, le Vin & les bones Viandes.

Que l'on dise ce que l'on voudra, je soutiens que l'Home, autant qu'il le peut, court à son bein être, à moins qu'il ne soit affecté de quelque forte passion, qui déprave sa na-

ture. Les Fils & les Filles de Païsans, de figure avenante, sont facilement tentés de servir & de se fixer dans une Ville, où le bon Pain n'est regardé que come l'accessoire de la nourriture.

S'il est donc vrai, come je crois l'avoir démontré, que les Campagnes contribuent imperceptiblement à peupler les Villes, il en résulte naturellement, qu'elles sont la vraie source de la Population. C'est donc à cette source qu'une bone Législation doit être attentive. Il est clair, que si le principe dépérit, manque d'attention, ou pour n'être pas favorisé, ce qui en doit être la conséquence dépérira de même, ou, pour le moins, il se ressentira d'une négligence ruineuse (*).

En adoptant mes idées, on ne sauroit disconvenir, qu'en contribuant à pourvoir à ce qui peut faire partie de l'essentiel de la nourriture des Villageois, sans qu'ils soient obligés de se trop détourner de leurs travaux, ce

(*) Il y a longtems que l'on s'aperçoit que l'Europe est moins peuplée qu'autrefois. On en attribue la cause aux Voiages des Indes & aux Guerres. Mais les Païs, qui n'ont rien à démêler avec ces deux objets, sont ils plus peuplés que les autres? Ne seroit-ce point à nôtre Luxe, à nôtre Avarice & à nôtre manque d'attention pour l'espèce humaine, qui doit peupler les Campagnes, que l'on doit attribuer ce dépérissement? Le sujet mériteroit de sérieuses réflexions d'un Ami du Genre-humain.

ne soit un MOIEN ASSURE' de faciliter la POPULATION; les Enfans , en participans au bien être de leurs Pères , feront beaucoup mieux entretenus & nourris. ILS VIVRONT.

Ils vivront. Je n'ai point mis ces mots au hazard , ni pour orner la phrase; on ne sauroit croire combien d'Enfans périssent à la Campagne, je ne dis pas manque de nourriture, ce qui n'arrive que trop souvent, mais faute de la recevoir au besoin. Dans la belle saison, à peine ces petits innocens sont ils hors du maillot , que les Mères les étendent sur la terre, au soleil , pendant qu'elles vont s'occuper des ouvrages de la Campagne ; ces innocentes créatures, que la faim presse, cherchent avec leurs petites mains de quoi subvenir à leurs besoins. Elles prennent de la terre qu'elles portent à leur bouche , dès lors il ne leur est plus possible de s'empêcher de l'avalier. Si la terre n'est pas un véritable poison, il en produit à la longue les pernicious éfets (*). C'est à quoi une nourrice exposa un de mes Enfans. Le hazard me le fit découvrir. L'Estomac étoit déjà sans fonction. Des remèdes choisis exprès & le régime, tirèrent heureusement cet Enfant du tombeau; non sans se ressen-

(*) Lorsque les Nègres , en Amérique , sont attequez de la maladie du Pais , ou trop mal-traitez par leurs maitres , ils avalent de la terre , pour se faire mourir , ce qui ne manque pas d'arriver.

tir longtems de l'impression : Que l'on juge si ceux qui sont dans ce triste cas , qui n'ont point de secours, ni leur parens aucun moien de s'en procurer , peuvent résister à ces funestes accidens.

Ce n'est pas tout. Les Enfans qui ont le bonheur de les éviter, ou d'y résister, peuvent à peine se transporter d'un lieu à un autre, qu'on les voit chercher avec empressement tout ce qu'ils croient pouvoir manger : Herbes , Racines, Légumes , Fruits naissans &c. Tout leur est bon. De là se forment des obstructions , des fièvres & d'autres maladies, qui en font périr un grand nombre. Ce qu'il y a de plus affreux, c'est que de pauvres Mères voient , presque avec plaisir , la mort de l'Enfant dont elles ont acouché , dans l'espérance d'avoir en entier la profit de l'Etranger qu'elles nouriront ! Tant il est vrai que le besoin, la misère étouffent jusqu'aux sentimens les plus forts qu'inspire la Nature !

Ce que je viens d'exposer n'est que trop certain. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'employer des termes recherchés pour en faire sentir toute l'horreur.

Sans doute qu'il n'est point de Lecteur qui ne souhaite d'avoir en main des moiens propres à parer , s'il étoit possible , à de si tristes inconvéniens. C'est ce que je vais tâcher de

faire , relativement aux connoissances que j'ai acquises de l'état des Campagnes.

Il est peu de Village , qui n'ait plus ou moins , de ce qu'on appelle des Paturages communs : Mais ordinairement ce sont des terres désespérées , de très peu de valeur , toujours extrêmement négligées , plus propres à faire prendre l'air au Bétail & à le promener , qu'à le nourrir. Cependant c'est de l'idée que cet objet présente , que l'on peut fonder le bien - être d'un Village , d'une manière aussi permanente , que la nature des choses peut le permettre.

Pour parvenir à un but aussi désirable , il ne seroit question que d'établir dans un Village , un Paturage commun , sur un fonds de bonne nature , suffisant pour herber pendant toute la belle saison , deux ou trois Vaches ou Genisses de chaque feu , sans distinction du Pauvre.

Un Paturage de cette espèce demande d'être mis en valeur avec toute l'attention requise , pour qu'il puisse toujours subsister. Il convient qu'il soit bien clos , suffisamment égaïé , & partagé en quatre , cinq ou six portions , afin que tandis que le Troupeau se nourrit dans une , les herbes des autres aient le tems de croître , pour être paturées alternativement. Il seroit bon de planter des Noiers & des Chataigners dans les haïes , dont

le fruit se partageroit en comun ; l'ombre de ces Arbres seroit utile au Bétail dans les grandes chaleurs. Un ou deux Bergers intelligens sufiront pour la garde des Bêtes , pour maintenir le paturage en bon état , clos & rigolé. Châque feu seroit obligé de fournir anuellement une portion d'engrais , pour le rendre toujourns plus fertile.

Il est aisé de comprendre qu'une Mère de Famille , débarassée de la garde & de la nourriture de son gros Bétail pendant l'Eté, fera bien mieux en état de veiller à ses Enfans, & de doner quelque tems à des travaux utiles, ce qui, avec le laitage qu'elle retirera journellement, le travail de son Mari, & l'engrais qui lui en reviendra pour ses Terres, la mettront en situation d'élever une Famille, même nombreuse, avec une forte d'aisance, dont toute sa Maison se ressentira.

Un avantage aussi réel atachera plus fortement l'Habitant dans le lieu, l'engagera à s'y bien conduire, pour n'en être pas privé, ce qui le rendra toujourns plus habile à la culture des terres, dont l'expérience seule fait conoitre la portée, la manière & le tems du travail.

Les personnes qui ne sont pas au fait, seront surprises qu'une chose, en aparence si facile & si simple, puisse produire d'aussi grands éfets. Mais celles qui savent dequoi il s'agit,

ne feront que trop prêtes à faire des objections assez difficiles à résoudre.

J'avois dressé plusieurs de ces objections, avec les réponses. Mon dessein d'abord étoit de les insérer ici : Mais j'ai réfléchi, que cette Méthode étoit regardée, moins comme un moyen d'établir la Vérité, que comme une adresse propre à faire prévaloir son sentiment.

Je laisse donc à d'autres ce soin là. Si l'on exige de moi des éclaircissements, je me ferai un vrai plaisir d'y satisfaire.

Cependant, pour couper court aux objections les plus fortes, je dois dire ici, que je suppose que le Souverain du Pais prendra la chose en main, interposera son autorité, fournira, dans le besoin, les secours nécessaires, sans quoi je conviens qu'il ne seroit pas possible de rien faire de bon, de permanent, & de bien en règle.

Ce Souverain seroit amplement dédomagé, avec le tems, de ses soins & de ses dépenses. Encourager la culture des Terres, faciliter la nourriture des Bestiaux, c'est, à coup sûr, procurer l'abondance. Tout Gouvernement qui remplira ce but, ne sauroit manquer d'HOMES. Or il n'est point d'Home, qui par ses talens, son industrie, sa consommation ne rende annuellement à l'Etat. Le grand nombre d'ailleurs en fait la force & la prospérité.

En matière de bonification de Terres, la prudence veut que l'on fasse les essais, sur celles de moindre valeur : Si on réussit, on est bien assuré de ne pas manquer sur les médiocres, moins encore sur les meilleures.

Il faudroit donc essayer l'établissement que je propose, sur deux, ou trois Villages les plus pauvres. Prendre d'abord un état exact des personnes, de leurs facultés & du produit de leurs Terres. Au bout de dix ou douze ans, on verroit, par un second état, le changement que l'établissement auroit produit. L'expérience décideroit la question. Je ne la crois pas indécise. Je n'ignore pas qu'il y a des lieux, où l'on trouve, à peu près, ce que j'ai proposé; mais avec des arangemens plus favorables à l'intèret particulier, qu'à l'intèret général.

Il est bon de remarquer, que les Pais purement de Paturages peuvent aisément se passer de comuns; que ceux de Labourage en ont un grand besoin; que ceux de Vignobles en ont plus besoin encore. Cette douceur peut contribuer à soutenir le Vigneron, dans les cas facheux de gelées & surtout de grèles, qui emportent, dans un instant, tout le fruit de son travail & le revenu de son Maître. Ce dernier se trouve par là dans un double embarras, qui devient souvent le commencement de sa ruine. Malheurs cruels, contre lesquels,

je suis persuadé qu'il est très possible de trouver un remède spécifique, si les Hommes pouvoient se résoudre à simplifier les choses.

Quod est ante pedes, nemo spectat : Cæli scrutantur plagas.

G E N E V E .

M. D. M.



D I S C O U R S

Sur les diverses Périodes de la Langue Latine.

ON apprend à parler & à écrire en François par l'étude réfléchie des Auteurs Latins. C'est ce qu'assure un des premiers Magistrats de France *, dont les décisions sont aussi sûres, que son génie fut élevé. Personne ne conut mieux que lui le caractère des Ecrivains de Rome, & il peut être le modèle des Ecrivains de France. Déjà les Romains avoient reconu, que pour perfectioner leur Langue & apprendre à s'en servir, il faloit étudier les modèles de la Grèce. Ces Maitres de l'Italie, & bientôt du Monde alors conu, puisèrent dans Athènes, devenue le théâtre de leurs conquêtes, cette urbanité & ce goût,

* M. le Chancelier D'AGUESSEAU.

qui brille dans tant d'écrits, qui à leur tour peuvent servir de modèles.

Les perfections essentielles du stile sont les mêmes dans toutes les Langues. Elles dépendent de règles déterminées par la nature des choses, qui est immuable. Le génie les fait & le goût les applique. Il n'y a que les signes, qu'on emploie pour exprimer les idées & peindre les sentimens, qui soient différens. Les règles générales pour les mettre en œuvre sont toujours semblables. Ainsi, indépendamment des choses que nous pouvons apprendre dans ces Auteurs, que l'Antiquité nous a transmis, leur Langue peut nous instruire.

Il y a long-tems que l'on a assigné à la Langue Latine quatre périodes, ou quatre âges, qu'on a désigné par le nom de quatre des métaux : L'Age d'or, l'Age d'argent, l'Age d'airain, & l'Age de fer. Parcourons les deux premières périodes, qui sont les plus parfaites, pour y découvrir l'usage, que nous pouvons faire des Auteurs qui y ont brillé, & qui serviront de modèles dans tous les tems.

On étend l'Age d'or depuis la première Guerre punique, jusqu'aux dernières années d'AUGUSTE *.

* Depuis l'an de Rome 536 jusqu'à l'An 767, ce qui fait 217 Ans avant J. C. & 24 Ans après.

Cette période a deux époques : Celle de la Littérature naissante & celle de la Littérature plus parfaite.

C'est dans la première Classe que nous rangeons ANDRONIQUE. „ On peut plutôt „ soupçonner, dit CICERON, que se persuader, qu'il y ait eu des Savans à Rome, „ avant cet Auteur tragique ". Le Poète NEVIUS appartient au même âge. ENNIUS fut postérieur de peu de tems. Il osa suivre les pas d'HOMERE. OVIDE a dit de lui,

Ennius ingenio maximus, arte rudis.

Il eut de la force dans le génie, mais peu de graces dans le stile.

CECILE parut le premier sur la scène comique.

Avant ces Ecrivains, les Romains, tout occupés de leur agrandissement, ne conoissoient d'autre gloire que celle des Armes. Ils combattoient avec courage & ils écrivoient grossièrement. C'étoient des Guerriers, qui n'avoient pas le loisir d'être Littérateurs. Tout se formoit en même tems, la puissance & le goût. Carthage expirante laissoit enfin aux Romains le tems de penser & d'écrire. Le grand SCIPION, Vainqueur de Carthage, aimoit les Arts ; il les fit honorer : C'est à sa protection qu'ils durent leurs premiers progrès.

Il falut cependant un Siècle entier pour former le goût de la Latinité. Pendant cet espace de tems parurent PACUVE & ACCIUS, deux Auteurs tragiques ; TURPILE le Comique , & LUCILE le prémier Satirique. De tous ces prémiers Ecrivains , il ne nous reste que des Fragmens.

PLAUTE, le Père de la Comédie, lui dona enfin une forme. Nous avons de lui vingt Pièces , qui servirent à former TERENCE. Souvent il rencontre d'heureufes plaifanteries ; mais il done quelquefois dans de basses boufoneries. VARRON a dit de lui, *Musas plautino sermone locuturas fuisse , si lutiné loqui vellent.* TERENCE, dont nous avons encore six Comédies , se distingua par la naïveté de son stile & la finesse de ses tours. On lui a reproché l'uniformité de ses caractères. AFRANIUS entra dans la même carrière que TERENCE , mais il ne l'ateignit pas.

Le Siècle même , qui précéda l'Ere Chrétienne, fut plus fécond en bons Ecrivains. Ce fut le Siècle de CESAR & de CICERON , come le précédent avoit été celui de SCIPION & d'ENNIUS. Je ne parlerai que des Auteurs dont les Ouvrages précieux ont été conservés.

Tel fut LUCRECE , vers le milieu de ce Siècle, Poete à jamais digne de louange , s'il eut conu la vérité , & consacré ses talens à

la défendre. Il a laissé un Poème en six Livres de la nature des choses, selon la Doctrine d'EPICURE. Il fut ainsi le premier, qui orna des graces de la Poëtie les recherches de la Philosophie. *Le tems* étoit encore bien éloigné, où l'on feroit parler à la Philosophie le langage de la *Raison*. VALERE - CATULLE & SYRUS furent à peu près Contemporains de LUCRECE. Celui ci est Poete moral; l'autre souvent obscène.

JULES CESAR honora les Sciences & il en fut honoré. Souvent il quita l'Epée du Conquérant, pour prendre la Plume de l'Ecrivain. Il a donné sept Livres de la Guerre dans les Gaules, & trois de la Guerre Civile. Il écrivit avec l'habileté d'un Général, la pureté d'un Savant & la facilité d'un Courtisan.

NEPOS vivoit dans *le même tems*: Ses Vies des Homes illustres dans la guerre méritoient de passer à la postérité.

CICERON, ce Prince des Orateurs & des Philosophes, brilloit en *même tems*. On ne fauroit trop lire ses Ouvrages. Il a écrit dans tous les genres, & dans tous les genres il peut servir de modèle. *Ille se profecisse sciat cui Cicero valdè placuerit*: C'est la décision d'un Maître*. Orateur, il fait briller la grandeur de son génie dans les *Verrines*;

* QUINTILIEN.

dans les *Catilinaires*, sa force; dans la *Manilienne*, son art; & dans la *Marcelline*, ses graces: Philosophe, on le voit dans les *Tusculanes* apprécier en sage les opinions des Hommes, & dans ses Livres de Morale, donner des Préceptes, dictés par la plus saine raison.

Bientôt après CICERON, SALLUSTE se distingua par sa manière d'écrire l'Histoire: C'est le THUCIDIDE des Latins. Force dans les pensées, vérité dans les réflexions, vivacité dans le stile, ordre dans la narration: Voilà ce qui fait la perfection de l'Histoire & ce que nous trouvons dans celle de la Guerre de JUGURTHA, & dans celle de la Conjuration de CATILINA.

Ici comence le Siècle d'AUGUSTE: La Bataille d'*Actium* fixa la destinée des Arts, parce que le Vainqueur les aimoit.

VARRON vivoit encore. Il passa pour le plus savant des Romains; mais il ne fut pas le plus élégant. De quatre-cents quatre-vingt dix Livres, qu'il écrivit, il ne nous en reste que quelques uns sur la Langue-Latine, & trois de l'Agriculture: Sujet que CATON le Censeur, avoit déjà traité plus d'un Siècle auparavant, & sur lequel COLUMELLE donna douze livres presqu'un Siècle après.

Vers la fin du Siècle, qui précéda l'Ere Chrétienne, VIRGILE donna à Rome des mo-

dèles en plusieurs genres tous nouveaux. Sa touche heureuse fait prendre dans ses *Eglogues* & dans ses *Géorgiques*, une riante dignité aux objets champêtres : Noblesse dans les idées, délicatesse dans les sentimens, variété dans les images, tout dans les douze livres de l'*Enéide* rend son stile intéressant.

HORACE suivit de près VIRGILE. Ses Satires, ses Epitres, & son Art Poétique furent ses Chefs-d'œuvres. La justesse des expressions égale chez lui celle des pensées, & la beauté des images, celle des tours : Toujours varié & toujours agréable, il plait & instruit.

Cette Epoque vit fleurir en même tems tous les Arts agréables. HORACE disoit,

*Venimus ad summum fortuna, pingimus atque
Psallimus & ludamus Achivis, doctius unctis.*

HORACE & VIRGILE furent amis & firent la gloire de la Poésie Latine dans le plus bel Age. Ce n'est pas que quelques autres Poètes Latins de l'Age suivant, n'aient eu leur mérite. La véhémence de JUVENAL, l'énergie de PERSE, la morale de SENEQUE, l'imagination de STACE, l'élévation de quelques endroits de LUCAIN, la fécondité de CLAUDIEN, le sel de MARTIAL, doivent avoir leur prix. On peut lire ces Poètes; mais seulement quand on s'est formé le goût par la lecture de *Virgile* & d'*Horace*. Le mélange des défauts rend souvent les vertus mêmes dangereuses.

Deux

Deux autres Poetes plus parfaits brillèrent dès les premières années de l'Ere Chrétienne, PHEDRE & OVIDE. L'Afranchi d'AUGUSTE mit en vers jambiques les Fables d'ESOPÉ, d'un stile également pur & élégant. OVIDE, ce Docteur de l'amour, dans lequel la nature nous instruit sans art, cet Ecrivain célèbre par ses ouvrages & par son exil, fut pour l'ordinaire ingénieux & brillant, mais quelquefois un peu trop libre.

Dans ce Siècle heureux la plûpart des beaux Arts eurent leur Ecrivain. VITRUBE, Contemporain d'HORACE, Mathématicien célèbre, estimé d'Auguste, écrivit savamment & poliment dix livres d'Architecture.

TITE LIVE est le dernier Auteur de l'Age d'or. Des cent quarante deux Livres qu'il donna sur l'Histoire Romaine, il n'en reste que trente & cinq. Il a autant d'harmonie que SALLUSTE ; mais il n'en a point la force. Sur tout il n'en a pas le jugement.

Ici comence l'Age d'argent. Cette époque s'étend depuis la mort d'AUGUSTE jusqu'à celle de TRAJAN *. Pendant cette Période, de l'aveu même de SENEQUE le Rhéteur & de TACITE, qui y ont brillé, l'Eloquence comença à dégénérer. Grand nombre d'Ouvrages de ce Siècle là sont parvenus jusques

* Environ depuis l'An de J. C. 14 jusques à 117.

à nous. Nous ne parlerons que des principaux.

Quoique le stile de VALERE MAXIME ne paroisse pas digne du tems où il a vécu, cependant ses Histoires mémorables peuvent instruire.

Les deux Livres d'Histoire composés par VELLEIUS-PATERCULUS, quoique mutilés, méritent d'être lus, pour la pureté du stile, la beauté des réflexions, & la précision des caractères.

On peut puiser dans POMPONIUS MELA la connoissance de la Géographie ancienne.

La *Vie d'Alexandre*, écrite par Q. CURCE, peut-être avec plus d'élégance que de vérité, fera toujours lue avec plaisir.

Le Stile de SENEQUE le Philosophe, Fils du Rhéteur, est trop épigrammatique pour être imité. Il a beaucoup écrit sur la Morale & d'une manière sentencieuse. Les sept Livres des Questions naturelles, que quelques-uns croient être d'un autre SENEQUE, paroissent partir de la même plume & sont instructifs. Quelques Critiques lui ont aussi attribué dix Tragédies; mais qui ne semblent pas être de la même main que les Oeuvres morales. NERON fit périr SENEQUE, aussi bien que LUCAIN Auteur de la *Pharsale*, où le grand est souvent mêlé avec le gigantes-

que. Sous un tel Tiran les Belles-Lettres devoient tomber.

Il y a beaucoup d'aménité dans **PETRONE**; mais trop d'obscénités pour être mis entre les mains de la jeunesse.

Il nous reste trente & sept livres de l'Histoire naturelle de **PLINE** l'Ancien. Cette compilation laborieuse seroit plus utile, si le Compilateur avoit été plus judicieux. Il périt, pour avoir voulu observer le Vésuve de trop près. Son Neveu **PLINE** le jeune a laissé des Lettres, où l'on trouve toujours beaucoup de finesse, & quelquefois trop d'esprit. Son Panégirique de **TRAJAN** est un modèle du stile sublime.

Sur la fin du premier Siècle de nôtre Ere, mourut **QUINTILIEN** le Rhèteur. Ses *Institutions oratoires* ne peuvent être lûes avec trop de soin, pour les excélens préceptes, qui s'y trouvent; mais les déclamations qui paroissent sous son Nom ne sauroient servir de modèle.

TACITE fut à peu près contemporain de **QUINTILIEN**. Ses *Annales* sont écrites d'un stile grave: Ses réflexions sont profondes. Il est plus grand politique que **SALLUSTE**; mais il ne raconte pas avec la même vivacité.

FLORUS est trop fleuri; **SUETONE** trop simple; **JUSTIN** trop uniforme. C'est par

eux que finit la seconde Période de la Langue Latine.

Dès lors il ne faut lire les Auteurs latins, que pour les choses. Dans le bien on doit choisir le meilleur, & dans le meilleur même, l'excellent. *Multum legendum, non multa*: C'est un mot de SENEQUE. Il faut moins se piquer de lire beaucoup, que de bien lire. Pour remplir un Vase, dont l'orifice est étroit, on ne doit pas jeter dessus des torens d'eau. A peine fera-t-il mouillé intérieurement. Chacun doit avoir un but & un système & y acomoder ses lectures. De la plupart des Auteurs, qui mériteroient d'être lus & qu'on ne fait pas lire aux jeunes Gens, nous avons des Extraits dans les *Histoires choisies des Auteurs profanes*, Ouvrage connu & recomandé par ROLLIN.





CONSIDERATIONS

Sur la coutume de raser la Barbe. ♣

UN Anonime, zélé pour le Bien public, a ataqué des Coutumes & des Préjugés, qui incomodent fort les vivans, sans faire le moindre bien aux Morts (*); j'ai aussi des griefs à faire contre un usage très délagréable pour la moirié du Genre humain & dont je soufre souvent: Peut être n'aurons nous pas plus de succès l'un que l'autre, tant on a de respect pour la vénérable antiquité. Cependant, come ces usages sont du ressort de la Mode, cette immense Girouette, il nous reste encore quelque espérance. Si elle est trompée, à la bone heure. Nous n'aurons du moins rien à nous reprocher.

Sans étendre d'avantage ce Préambule, & débiter en sînge, de pompeux rien pour tomber sur mon sujet délicatement, & sans que l'on aperçoive la transition, je dirai tout simplement: *Que je trouvé très dénaturée, ridicule, & incomode, la coutume de raser la Barbe, & que l'on rendroit un bon service au Genre, qui en est décoré, en lui permettant de la laisser croître tout à son aise.* Or de meme

(*) V. Journ. Helvét. Mai 1759.

que tous les Differtateurs , je ne manque pas de raisons.

Mais avant que de les donner , il conviendrait , fans doute , de m'étendre en Recherches curieuses & favamment incertaines , pour apprendre au Public, avide de Connoiffances utiles, l'origine de ce maudit usage , & je le ferois sûrement fort au long, fi je pouvois donner quelque chose de certain, ou du moins de vraisemblable ; car tout Home que je fuis, j'aime affés la Vérité.

Cependant , pour ne pas gâter tout à fait le métier , & ménager en même tems la patience du Lecteur , je ne lui ferai part que de deux conjectures , que j'ai trouvées dans un Manuscrit très ancien, & que j'ai eû beaucoup de peine à entendre.

L'Auteur , très barbu fans doute, & qui paroît avoir come moi fort à cœur l'opération barbifique , en atribue l'origine à l'une ou l'autre de deux causes , qui de tout tems, assure-t-il bonement , ont été des Pépinières de maux dans le Monde.

Les Moines , dit-il , dans je ne fais quel Siécle , ont imaginé de retrancher cet ornement naturel & majestueux , par humilité & par pénitence. On en tiroit aparemment vanité dans ce tems là. La peine qu'ils durent avoir à la couper fans instrumens propres , & les estafilades nombreuses qu'ils se fai-

foient, leur étoient une espèce de Macération. Quant à moi, sans recevoir ni rejeter absolument cette opinion, je crois que l'Auteur ne conoissoit pas bien la sainte moleste, dont le Clergé s'est piqué intérieurement dans tous les tems.

J'aurois plus de penchant à adopter sa seconde idée sur ce sujet : Les Femmes, dit il, qui déjà dans ce tems là avoient des prétensions à l'Empire sur les Homes, ou du moins à l'égalité, leur insinuèrent adroitement, qu'ils devoient se défaire de ces vilains buissons, qui défiguroient leur visage, en en cachant les beautés ; à peu près, ajoute-t-il, come le Renard écourté prêchoit aux autres de le devenir, avec cette différence, que les Femmes, plus fines sans doute, persuadèrent mieux que lui :

„ Peut-être aussi, dit il encore, (mais c'est
 „ une mauvaise plaisanterie) leur conseillè-
 „ rent elles cette réforme, parce qu'ils en au-
 „ roient l'air plus jeunes, car elles ont, quant
 „ à elles & aux Homes, une horreur indéra-
 „ cinable pour la vieillesse, & même pour son
 „ aparence. Quant à elles, sans doute parce
 „ que leur Esprit étant toujours jeune, con-
 „ traste trop avec les rides; & quant aux Ho-
 „ mes, je ne fais pourquoi ” &c.
 Quoiqu'il en soit les Homes, toujours dociles
 & empressés à plaire aux Femmes, suivirent

leurs, avis ou plutôt exécutèrent leurs ordres, en sacrifiant leurs Barbes, & ont presque toujours continué depuis. Outre la probabilité de cette conjecture, fondée sur l'expérience constante du pouvoir & de l'équité des Femmes, une remarque que j'ai faite l'appuie fortement : Dans tous les Portraits d'Empereurs, Rois, Princes &c, on voit constamment que ceux que l'on a peints sans barbe, ont été les plus efféminés.

Mais que m'importe, dira quelque Anti-Femme, d'ou vient cet usage & surquoi il est fondé ? Voions vos raisons pour l'abolir. Eh bien voions.

La première, quoiqu'un peu sérieuse pour un Ouvrage de cette espèce, me paroît cependant la meilleure, & j'aurois dû la mettre à la fin ; mais point tant de finesse, quand on est fondé.

Il me semble donc, que la Nature qui n'a rien fait en vain, ne nous a pas donné la Barbe pour rien, & qu'outre l'air mâle & majestueux qui nous ne revient, elle peut avoir eu en vue de préserver les dents, qui nous sont si agréablement utiles, & qui souffrent sans doute de ce dépouillement. En effet, sans avoir lû HIPOCRATE ni GALIEN, j'ai de fortes présomptions tirées du silence de l'Histoire, pour être persuadé que les Anciens portant Barbe, n'étoient point come nous sujets aux maux de

dents ; & je pourrois produire en témoignage nos bons Suiffes de l'Ærgæw & des petits Cantons , qui nous étalent les plus beaux Rateliers du Monde.

On me repliquera, que fuivant ce fiftème, on ne devroit pas non plus couper les ongles , puisque la Nature les fait croitre auffi. D'accord. Elle a doné des armes a tous les Animaux ; c'étoient fans doute celles de l'Home , & je trouve qu'il a eu grand tort de s'en défaire. S'il les eut confervées, il auroit peut être toujourns ignoré l'ufage d'Armes plus meurtrières.

A cette première raifon , qui me paroît forte , j'ajouterai quelques autres petits motifs , come Troupes auxiliares.

Je ne comprends pas bien coment les Hommes , qui deviennent tous les jours plus voluptueux ou plus *douillet* (pour me fervir d'un terme trivial mais expreffif) peuvent s'affujettir à ce qu'un mauffade peronnage vienne deux fois la femaine & quelquefois plus fouvent , leur barbouiller le vilage d'un mélange dégoutant , avec des mains plus dégoutantes encore ; les écorcher méthodiquement , & leur battre la tête de fornettes & de platitudes ; fans compter que la vie eft en quelque forte a leur difcretion. Quant à ceux qui prennent cette peine eux mêmes , c'est toujourns un affujettifement délagréable , &

come que ce soit , un tems perdu. Le vénérable Corps des Barbiers ne manqueroit pas sans doute de crier au sacrilège , si on lui ôtoit ainsi les florissans Etats. Mais outre qu'il n'est pas essentiel au bonheur de la Patrie & que le plus doit toujours l'emporter sur le moins , ne lui resteroit il pas encore les cheveux & perruques à maitriser & gouverner , & ne pourroit il pas espérer , vû le goût du Siècle , d'exercer sur cette nouvelle Barbe , un Empire plus étendu , plus varié , & moins désagréable ?

Les Femmes crierioient bien encore plus fort ; mais il faudroit les laisser crier : Leur puissance despotique comence à ne l'être plus. A force de vouloir étendre leur Empire , elles l'ont énérvé & presque abatu ; & il seroit bien naturel que les Homes recouvraissent une partie de leurs droits , en en arborant une des principales marques. Il y auroit aussi un moïen de leur rendre ce changement plus supportable , par les jolies tournures & les savantes diversités dont on l'embéliroit , car elles aiment ces légères attentions dans les Homes. Je craindrois même que ce changement , bien loin d'aider aux Homes à secouer leur joug , ne le rendit plus pesant. En éfet les Femmes ne pourroient elles pas alors les prendre & les mener plus aisement par la Barbe , qu'elles ne le font à présent par le nez ? Et c'est à quoi il faudroit prendre garde.

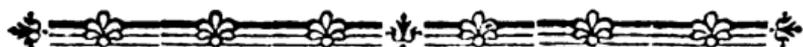
Quelques unes d'entr'elles, qui ont aussi cet ornement, quoiqu'en diminutif, ne seroient plus obligées d'en avoir honte & d'inventer mille moyens inutiles pour l'extirper; car come elles comencent à imiter les Homes en bien des choses extérieures, elles ne devroient se faire aucun scrupule de leur ressembler par là.

Et quel service ne rendroit on pas à ces Victimes de leur prétendue beauté, je veux dire ces *Adonis*, qui substituent douloureusement les pincettes un rasoir. A propos de beauté, je répondrai par avance à ceux qui pourroient me dire que la Barbe enlaidiroit, que cet une affaire purement de préjugé & d'habitude. Dans quelques années on ne pourroit pas comprendre coment on pouvoit trouver beaux des Mentons & des Visages nuds: A quoi on pourroit ajouter, que les jeunes Magistrats & les jeunes Eclésiastiques, que l'on prend souvent pour des Enfans, malgré leur gravité & leur sagesse naturelles, en deviendroient plus respectables & plus respectés.

Je pourrois enfin aporter l'exemple de maintes Nations, qui ont conservé leur Barbe dans son intégrité, & qui s'en trouvent parfaitement bien; mais, voila bien assés de raisons, pour mon Système, si l'on étoit raisonnable. Sans doute, dira quelque ZOÏLE. Mais

Monsieur le Réformateur, aprenés nous les moïens de le faire recevoir. Et bien, c'est à vous Homes du jour, vulgairement apelés Petits - Maitres, à comencer; car je ne suis pas fait moi pour doner le ton; & à vous Femmes du bal air, qui vous intéressés si tendrement à eux, à les trouver adorables sous cette nouvelle décoration. Il est bien juste qu'une fois vous rendiés quelque service au Genre - humain.

CRASSUS BARBATUS.



NOUVELLES ACADEMIQUES

DANS la dernière Assemblée publique de l'Académie des Belles-Lettres de MARSEILLE, M. de SINETY, Directeur, fit l'ouverture de la Séance par un Discours historique sur la fondation de *Marseille*.

M. DULARD, Secrétaire en survivance, lut l'Eloge de M. l'Abé EYMAR, Académicien mort dans le courant de cette Année.

M. GUYS lut une Dissertation sur les Tombeaux des Anciens.

M. RICAUD récita une Ode qui a pour titre, *La fermeté dans les revers*.

La Séance fut terminée par la lecture d'une Epitre adressée à Mad. DU BOCCAGE, par M. BARTHE, l'un des Académiciens.

Come l'Académie a jugé à propos de réserver le Prix de Poësie, qu'elle devoit distribuer cette Année, elle en ajugera deux le 25 Août de l'Année prochaine, l'un d'Éloquence & l'autre de Poësie. Elle propose, pour sujet du premier, *A quels caractères on distingue les Ouvrages de génie, des Ouvrages d'esprit?* Et pour sujet du second, *Les Tournois*. Les Poètes qui voudront s'exercer sur ce dernier sujet, seront les maîtres de présenter au concours une Ode, ou un Poëme à Rimes plates, de cent Vers au moins, & de cent cinquante au plus.

L'ACADEMIE Roïale des Inscriptions & Belles Lettres de PARIS tint sa première Séance publique d'après la *S. Martin*, le 23 du Mois dernier. M. LE BEAU, Secrétaire perpétuel, après avoir anoncé que le Prix de cette Année avoit été remporté par M. SCHMIDT de *Berne*, lut l'Éloge de feu M. de LAMOIGNON, Prélident du Parlement, & celui de l'Abé de FONTENU. Ces lectures furent suivies de celle de trois Mémoires; l'un de M. LE BEAU, Frère du Secrétaire, sur le *Margites* d'HOMERE; le second du Comte de CAYLUS, sur le *Temple & la Diane d'Ephèse*, & le troisiéme de l'Abé de LA BLETTERIE, dans lequel il supplée le cinquiéme Livre des *Annales* de TACITE.

L'Académie, pour sujet du Prix de 1761 propose d'examiner, *Ce qui est resté en France, sous la première Race des Rois, de la forme du Gouvernement, qui subsistoit dans les Gaules sous la Domination Romaine.*

L'ACADEMIE ROÏALE de Chirurgie de PARIS, propose, pour sujet du Prix de 1761, *D'établir la Théorie des Contrecoups, dans les lésions, de la Tête, & les conséquences pratiques qu'on peut en tirer.*



LIVRES NOUVEAUX.

ON a imprimé chez les EDITEURS du *Journal Helvétique*, une petite Brochure de 110. p. in 8^{vo}, qui a pour titre *Mélanges de Litterature, de Morale & de Politique, par M. DE VATTEL.* Elle renferme huit Pièces détachées, 1^o, *Dialogue entre PIERRE LE GRAND & CHARLES XII, sur la Gloire des Conquérans.* 2^o, *Dialogue entre le Prince de *** & son Confident, sur quelques parties essentielles de l'Administration publique.* 3^o, *Considérations générales sur l'Oeconomie politique.* 4^o, *Les Bœufs, Allégorie.* 5^o, *Eloge de la Frivolité.* 6^o, *Refléxions sur le Discours de M. ROUSSEAU, touchant l'origine de l'inégalité parmi les Homes.* 7^o, *Discours de CIRUS*

à ses Enfans à l'heure de sa mort. 8^o, Lettre du Philosophe CHION à son Père.

Le prix de cette Brochure est de 5 batz valeur de Suisse, ou 15 s. valeur de France.

La réputation de M. DE VATTEL doit suffisamment faire l'éloge de ce petit Ouvrage. Cependant, come il s'y trouve une Pièce dans le genre ironique, qui est celui où l'Auteur a le moins eu occasion de se faire conoitre, on la donera ici en son entier, en conservant jusques à l'Ortographe de M. DE VATTEL.

ELOGE DE LA FRIVOLITE'.

MMORALISTES chagrins, tristes censeurs de nos goûts & de nos plaisirs, je vais vous confondre aujourd'hui. Rien, dans ce Siècle, n'enflamme plus vôte bile que la Frivolité. Réflexions, raisonnemens, déclamations, invectives; tout vous est bon contre une ennemie si douce & si légère. Elle rit de vos fureurs; c'est toute sa vengeance; & elle-même m'interdit de prendre sérieusement sa défense. Je veux pourtant vous éclairer: Rougissez de vos méprises; ou plutôt, s'il vous reste quelque discernement, riez & profitez.

Et vous, Beau-Sèxe, aimables Législatrices du Siècle, applaudissez d'avance à vôte Chevalier, soutenez-le; il va défendre vôte ouvrage.

C'est à vous sans doute que nous devons l'aimable Frivolité ; & c'est aussi par là que je commence son éloge. Venir de vous, c'est tout dire : C'est de vous que nous tenons tout ce qu'il y a de plus aimable & de plus exquis. L'Histoire m'en fourniroit assez de preuves : Mais citer l'Histoire ! cela vise au sérieux, c'est de la science ; & Dieu nous garde de la science ! On l'abandonne aux Pédans. Je me borne donc à alléguer la foule des galans Ecrivains de nôtre temps , qui attribuent au commerce des Femmes l'urbanité, la politesse , l'humanité des habitans de l'Europe, ces vertus douces & aimables , par lesquelles nous nous distinguons si avantageusement des autres Peuples. Tout ce qui vient de vous porte le caractère de son origine. Non, jamais vous n'avez rien produit que d'excellent , si ce n'est quand vous avez voulu vous mêler de choses sérieuses. Si la Maitresse d'un Roi veut gouverner l'Etat ; elle excite des murmures, un mécontentement général : On la louë , on la recherche avec plaisir , quand elle se borne à régler les fêtes & les amusemens de la Cour. Lorsque EVE voulut tâter de la science & en faire goûter à son Mari (je me permets ce trait d'histoire ; peut-être ne l'avez-vous pas encore oublié) ; elle attira sur eux & sur leur postérité une foule de maux. Il furent chassés d'un Jardin délicieux,

où

où ils n'avoient rien à faire qu'à goûter les plaisirs, & comme des bêtes de somme, ils se virent condamnés au travail.

Ah ! que vous réparez bien aujourd'hui la faute de cette Mère commune ! Vous détournez les hommes d'une application dangereuse. Pour vous plaire, ils s'accoutument à badiner de tout, & vous les entraînez dans la plus douce mollesse. Ce que les Anciens grossiers ont tant reproché à SARDANAPALE, fait aujourd'hui le mérite de nos brillans Seigneurs. Il est vrai que nos Guerriers se piquent encore de courage, parceque vous aimez cette qualité : Mais ils craignent les fatigues, ils pestent contre les incommodités d'une Campagne ; & s'ils n'ont pas sous leurs tentes de quoi fournir au plus grand luxe, ils crient que l'Armée manque de tout *. J'ai vû des Généraux, dans une retraite, abandonner douze piéces de Canon, afin d'employer les chevaux à traîner leurs immenses équipages. O que j'aime ce trait ! qu'il vient à mon but ! Abandonner des ma-

* Les vrais Guerriers ne s'offenseront pas de ce badinage ; au contraire, ils seront bien aises de voir tourner en ridicule la mollesse de ceux qui portent ce vice jusques dans les Camps,

& semblent ignorer que l'Homme de guerre ne se pique pas seulement de braver le danger, mais qu'il supporte avec la même constance la faim, les fatigues & le malaise.

chines infernales , faites pour la destruction des hommes , les laisser dans la bouë , & cela pour emmener de quoi régaler d'honnêtes-gens , de quoi se baigner , se parfumer , se vêtir galamment & se mettre en état de plaire aux femmes ! Voilà comme la Frivolité rectifie les goûts ! elle nous apprend à préférer la conservation, la multiplication de l'espèce humaine , à sa destruction.

O ! si seulement tous nos ennemis pouvoient mieux imiter nos mœurs ! Les Armées deviendroient bientôt plus magnifiques que redoutables ; les expéditions guerrières seroient des fêtes brillantes. Mais il est des Peuples encore brutalement sérieux , qui s'exercent sans relâche , qui méditent sur l'Art de la Guerre , & qui même , au milieu de l'hiver , font des Coups de main , tandis que nos Officiers font l'amour & donnent des bals. Je n'y vois qu'un remède , mes chers Compatriotes ; rendons nôtre Frivolité plus séduisante encore , étendons nôtre Luxe , poussons le jusqu'à - ce qu'il gagne partout : Alors tout ira bien ; les choses seront égales , & nous ne risquerons plus de nous voir châfés malhonnêtement d'un Pays éloigné , au milieu de la plus mauvaise saison.

Quand il n'y aura plus personne qui se pique d'entendre la Guerre , peut-être ne la fera - t - on plus. Si toutes les Cours de l'Eu-

rope s'étoient occupées de *Pantins*, verrions nous aujourd'hui ces cruelles dissentions, qui désolent nos contrées? O! douce Frivolité, gagne encore quelques têtes, & bientôt on ne fera que rire de ces grands intérêts des Nations, qui font verser tant de sang. Les Princes joueront leurs prétentions aux dés, comme les Courtisans y jouent déjà leur patrimoine. Si je ne craignois de me donner un air de solidité, je proposerois à l'Europe ce moyen de Paix perpétuelle: Il seroit certainement plus praticable que les chimères de l'Abbé de S. PIERRE.

Nôtre Nation fait généreusement les fraix du grand moyen que je propose. En se livrant la première à la Frivolité, elle s'est un peu exposée à être opprimée par ses voisins. Mais le danger ne durera pas. Ces jeunes Étrangers, qui viennent chercher parmi nous l'élegance & le *bon ton*, reportent au moins chez-eux le goût de la Frivolité. J'avoüe que la plûpart sont fort ridicules. Mais les en croyez-vous moins propres à faire des Profélytes? Ah! détrompez-vous, Messieurs; les dispositions de tous les Peuples sont plus heureuses que vous ne pensez. Quand un de ces Voyageurs revient dans sa Patrie, voyez avec quel empressement, avec quelle avidité les jeunes-gens de l'un & de l'autre sexe le considèrent & l'écoutent: C'est un spectacle

réjouissant. Les uns se rompent le col , en voulant imiter son aimable étourderie : d'autres attrapent à la volée toutes ses expressions nouvelles , & bientôt on n'entend plus rien à leur jargon. Pursuivons hardiment , Messieurs , laissons faire nos gens à la mode , & dans peu je vous livre toutes les Nations de l'Europe pour nos singes : Bons ou mauvais, que nous importe ?

Déjà quelques-unes se déclarent nos émules ; les mœurs s'adoucissent ; on quitte l'austérité chagrine : L'aimable Frivolité règne , & répand ses faveurs jusques sur les ingrats qui l'outragent. Que je vous en donne , Messieurs , un grand exemple , dans une classe très - nombreuse. De tout temps l'Amour a fait des siennes ; & lorsqu'il lui arrivoit de ne pas respecter les droits de l'Hymen , quels désordres dans la Société ! Des familles troublées , d'implacables discordes , des combats , des meurtres ; une Belle deshonorée , condamnée à des peines cruelles , pour avoir cédé au plus doux des penchans. Quel spectacle , ô Ciel ! Il révolte l'humanité. Mais comment arrêter le cours de tant de maux ? L'Amour ne reçoit point de Loix , & l'on s'opposeroit en vain à sa puissance. Voici le remède , Messieurs ; & ce que l'Antiquité n'a pu trouver , la Frivolité bienfaisante nous l'offre aujourd'hui : Tout traiter de bagatelle,

rire de la fidélité , se moquer de la jalousie , la couvrir de ridicule. Qui osera encore se montrer jaloux , dans un Siècle où l'on rougit bien plus d'un ridicule que d'un vice ? C'est donner beau jeu à la galanterie , j'en conviens , & les infidélités conjugales se multiplieront à l'infini. Mais où est le mal à cela ? Et ne vaut-il pas mieux qu'il y ait dans une Province dix mille cocus paisibles & contents, qu'un seul cocu misérable & furieux ?

Si je voulois parcourir tous les états , je vous ferois voir la Frivolité menant partout à sa suite le bonheur & la paix. Que nos Abbés continuent à servir les Belles , qu'ils se piquent de l'emporter sur le plumet en gentillesse , en légèreté ; vous ne les verrez point écrire sur des matières contentieuses, ni exciter des quèrelles dangereuses pour l'Etat & pour l'Eglise. Une chanson sera le fruit le plus laborieux de leurs veilles : Et qui ne préféroit une chanson à une dispute théologique ?

Voyez nos jeunes Magistrats , galans , dissipés , freluquets , petits-maitres. Ils n'ont pas si bonne grace que les petits-maitres de Cour ; c'est un reste du sérieux de leur état : Mais laissez les faire ; bientôt ils n'en conserveront pas la moindre trace : Et quand cette élégance aura gagné toute la Robe , craindrez vous de voir revenir les tems de la Fronde ?

O froids raisonneurs , dites-moi , qu'entendez-vous par Frivolité ? N'est-ce pas l'amour de la bagatelle , ou le dégoût des choses sérieuses ? Eh ! vous nous criez sans cesse que les hommes sont méchants & corrompus : Voulez vous qu'ils s'occupent sérieusement à faire du mal ? Laissez-les courir après la folie ; ils vous feront rire : Aimez-vous mieux qu'ils vous fassent pleurer ? Pour moi je préfère un jeune chien folâtre , à un vieux dogue qui mord. L'enfance est l'âge de la frivolité : N'est-ce pas aussi celui de l'innocence ? Hé-bien ! demeurons toujours enfans. Il est vrai qu'un enfant de soixante ans n'a pas bonne grace ; & c'est tout ce qui m'en déplaît. Mais ne vaut-il pas mieux qu'il soit ridicule , que malfaisant ? O ! que de fameux personnages je voudrois voir occupés de jouets & de poupées ! Le Monde n'en iroit que mieux : L'un casseroit la tête à ses marmots , l'autre voleroit les dragées de ses camarades. Ne seroit-il pas à souhaiter que MACHIAVEL n'eût écrit que des Romans , même à la moderne ? Et ALEXANDRE à cheval sur un bâton , eut-il causé autant de mal , qu'il en a fait , monté sur *Bucephale* ?

CESAR l'entendoit mieux que vous , Messieurs. Comme on lui vouloit rendre suspects ANTOINE & quelques autres Libertins , *ce n'est point* , dit-il , *de ces enfans de la*

joie, que j'ai à craindre; je me défie bien plutôt de ces visages pâles & maigres. En effet, de ce premier des Césars, comme dit très bien ROUSSEAU, l'assassin fut homme sobre. Et CESAR lui-même, à votre avis, n'eût-il pas mieux valu pour sa Patrie, qu'il se fût livré à la Frivolité, qu'il se fût contenté d'être le plus aimable & le plus galant Cavalier de Rome! Il lui en eût mieux pris à lui-même; il n'eût pas été assassiné; car de son temps, les Italiens n'étoient pas si jaloux. Mais bien loin de là, cet Usurpateur avoit l'esprit tellement tourné aux grandes vües, qu'il y faisoit servir même les choses frivoles: Il faisoit l'amour aux Dames par politique: Aujourd'hui nous soumettons la Politique à l'Amour. Et le Successeur de CESAR, ce fameux OCTAVE, qui à dix-huit ans dupa CICERON & tout le Sénat! Rome eut-elle à s'applaudir d'avoir produit ce génie précoce? Voilà un sage sans barbe, prudent, avisé, sérieux, habile; il asservit la Reine du Monde. Je vous le demande, Messieurs; aujourd'hui, dans ce siècle de la Frivolité, où trouveriez-vous un jeune Seigneur aussi dangereux?

Mais il est temps de finir. Je ne veux pas être long; c'est un défaut assommant, même dans les meilleures choses. Aussi bien je m'apperçois qu'il m'est déjà échappé deux ou trois fois de citer l'Histoire. Voilà un ri-

dicule dont je ris tout le premier ; & si cela vous amuse, je suis prêt à me *persifler* moi-même.

L'ON vient aussi d'achever & de mettre en vente, chez les Editeurs de ce Journal, une nouvelle Edition de la première Partie des *Fragmens Historiques de la Ville & République de Berne*. Cet Ouvrage contient les Evénemens les plus remarquables, arrivés dans cette République, ou dans lesquels les Bernois ont eû part, depuis 1174, que BERCHTOLD IV, Duc de *Zerighen*, comença à faire édifier la Ville de *Berne*, jusques en 1534, qui est l'Époque de sa Réformation. L'intention des Editeurs du Journal Helvétique, avoit d'abord été de faire connoître, par leur Ouvrage périodique même, les grands Homes que la Suisse a produits, en donant successivement l'Histoire de chacun des Cantons. C'est dans cette vûe, qu'ils publièrent par parcelles, dans leurs Journaux de l'Année 1736, l'Histoire des 360 premières Années de la République de Berne. Mais la matière devenant toujours plus riche & plus abondante, & cette Histoire perdant de son prix, étant ainsi dispersée en tant de Volumes, les Editeurs prirent le parti de faire imprimer en un seul, la suite de cette Histoire, depuis la Réformation,

jusques à l'Année 1737. Nombre de Persones, qui ont en main cette seconde Partie, ne pouvant se procurer la première, parceque les Journaux ou *Mercures Suisses* de 1736, sont devenus extrêmement rares, ont souhaité qu'elle fut aussi imprimée séparément. C'est pour déferer à leurs desirs, que l'on donne cette seconde Edition de la première Partie, qui a été revue soigneusement, & à laquelle on a fait diverses corrections & augmentations. Come il est resté quelques Exemplaires de la seconde Partie, imprimée en 1737, on pourra en fournir à ceux qui ne l'auront pas encore, au moien dequoi ils se procureront en 2. Vol. in 8, un Abrégé suivi & assez détaillé de l'Histoire de *Berne*, depuis sa Fondation jusqu'à nos jours. Le prix de chaque Volume est L. I. 10. Argent de Suisse; mais les Libraires & les Persones qui en demanderont un certain nombre obtiendront un rabais raisonnable.

FRANÇOIS GRASSET, Libraire à *Lausanne*, qui s'est distingué par le nombre & la beauté de ses Impressions, pendant le court espace de tems que lui a laissé la cessation de ses Voiages, offre les Livres suivans, qu'il a imprimé ou qu'il imprime pour la majeure part, & d'autres dont il a un grand nombre, à des prix très raisonnables, come pourront

s'en convaincre ceux qui lui feront la grace de s'adresser directement à lui.

Abrégé des Principes de la Grammaire Française par M. Restaut. Nouvelle Edition, augmentée des Principes généraux de l'Orthographe Française. 12. 1760.

Avantures de Télémaque, avec des Remarques critiques & la Clé de cet ingénieux Ouvrage. Nouvelle Edition, ornée de très jolies Figures, dessinées à Rome par un Pensionnaire distingué de l'Académie de France & gravées par le célèbre M. Fessard. in 12, 2 Vol. sous presse.

Code de la Nature, ou le véritable Esprit de ses Loix. Nouvelle & jolie Edition. 12. 1760.

Les Commencemens & les Progrès de la vraie Piété, par M. Doddridge, traduit de l'Anglois par M. Vernede. 12. 2 Vol. 1758.

Considérations sur les causes de la grandeur des Romains & de leur décadence. Nouvelle Edition revue, corrigée & augmentée; à laquelle on a joint un *Dialogue de Sylla & d'Eucrate.* 12. très belle Edition.

L. H. Dancourt, Arlequin de Berlin, à M. J. J. Rousseau, Citoïen de Genève (Ridendo dicere verum) 12, 1760. Ce Livre est envisagé come l'une des meilleures Réponses qui ait été faite à M. J. J. Rousseau.

Discours pathétique, au sujet des Calamités présentes arrivées en Portugal, adressé à ses Con-

patriotes & en particulier à S. M. T. F.
 JOSEPH I. par le Chevalier d'Oliveyra, 8vo.

Entretiens solitaires d'une Ame devote avec son Dieu. 12. 2 Vol. Nouvelle & belle Edition corrigée & augmentée 1759.

Esprit des Loix, avec la Critique & la Défense, par M. de Montesquieu, avec l'Eloge de cet illustre Auteur. Nouvelle & belle Edition faite sur la dernière publiée à Paris, à laquelle on a joint des Remarques Philosophiques & Politiques d'un célèbre Anonyme, qui n'ont point encore été publiées. 12. 4 Vol. 1760.

Essai sur le bonheur, ou Réflexions Philosophiques sur les bien & les maux de la Vie humaine. 12. 1758.

Géographie des Enfans, ou Méthode abrégée de la Géographie, divisée par Leçons, avec la Liste des Cartes nécessaires aux Enfans, par M. l'Abé l'Englet du Fresnoi. 12. fig. 1759,

Guerre des Betes, ou Fable pour servir à l'Histoire du 18 Siècle. 8. 1758.

Haller, Discours sur l'Irréligion, où l'on examine ses Principes & ses suites funestes, oposés aux Principes & aux heureux effets du Christianisme.

Histoire du Dauphiné & des Princes qui ont porté le Nom de Dauphins, par M. de Vabonnays. fol. 2. Vol. fig. grand Papier.

Lectures sérieuses & amusantes. 12. 6. Vol.

Lettres sur le Danemarck. 8. 1758.

Lettre à M. de Hæn , en réponse à ses Questions sur l'Inoculation , suivie d'une autre Réponse à M. Cantwel , par M. Tissot D. M. 12. 1759.

Lettres Persannes par M. de Montesquieu. 12. 1760.

Lettres de Milady Juliette Cattesby à Milady Henriette Campley , son Amie. 12. 4me Edit. 1760.

Lettres & Mémoires de Mad. de Mainteon, avec des Remarques critiques, tirées des Ouvrages de M. de Voltaire. 12. 15. Vol. 1757.

Mes Loirs ou Pensées diverses de M. le Chevalier d'Arc , avec l'Apologie du Genre-humain. 12.

Magasin des Enfans , ou Dialogues entre une sage Gouvernante & plusieurs de ses Elèves de la première distinction, par Mad. de Beaumont. Nouvelle Edition revue & corrigée , en plus gros Caractères que la précédente. 12. 4 Vol. 1758. Ce Livre a eû l'aprobation publique.

Mémoires de Maximilien de Bethune, Duc de Sully. 12. 1752.

Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg. 8. 2 Vol. 1751.

*Mémoires pour servir à Histoire de FREDE-
RIC le Grand , Roi de Prusse , actuellement régnant. Ce Livre est enrichi de Portraits & de Plans de Bataille. Il est rédigé & écrit avec élégance , par un savant conu avantageuse-*

ment dans la République des Lettres. Comme l'on se propose de le continuer jusqu'à la Paix, on ne peut déterminer ici le nombre de Vol. qu'il aura ; mais il en contiendra vraisemblablement 5 ou 6. Le premier paroitra au 1 Janvier prochain & les suivans successivement, de deux en deux Mois. On pourra acquérir séparément les Portraits & Plans de Bataille.

Mémoires critiques pour servir d'éclaircissement sur divers points de l'Histoire ancienne de la Suisse, & sur les Monumens d'Antiquité qui la concernent, avec une Carte de la Suisse Ancienne, par M. de Bochat. 4. 3 Vol. 1747-1750.

Le Monde fou préféré au Monde Sage. 8. 2 Vol.

Nouvelles Satires de M. Rabener, où se trouve un Traité des Proverbes, dédié à l'Ano de Sancho Pança ; avec quelques Pièces d'un autre Auteur, traduites de l'Allemand. 12. 1760.

Observations historiques & critiques sur le Mahométisme, traduit de l'Anglois de G. Sale. 8. fig. grand Papier.

Ouvres de M. de Montesquieu, Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée considérablement par l'Auteur, sur la dernière Edition de Paris, à laquelle on a joint des Remarques Philosophiques & Politiques d'un célèbre Anonyme, qui n'ont point encore été publiées, 12. 6 Vol. belle Edition.

Le Tome premier contient, *l'Eloge de l'Auteur & l'Analyse de l'Esprit des Loix*, par M. D'Alembert; le *Discours prononcé par M. de Montesquieu*, lors de sa réception à l'Académie Française; les *XI. premiers Livres de l'Esprit des Loix*.

Tome second. *La suite de l'Esprit des Loix*, depuis le Livre XII. jusques & compris le Livre XXII.

Tome troisième. *La suite de l'Esprit des Loix*, depuis le Livre XXIII. jusques & compris le Livre XXX.

Tome quatrième. *Le Livre XXXI. de l'Esprit des Loix*, qui fait le dernier Livre; la *Défense de l'Esprit des Loix*; le *Remerciement sincère à un Home charitable*; *Lysimache*; la *Table générale des Matières des quatre Vol. de l'esprit des Loix*.

Tome cinquième. *Les Lettres Persannes*, augmentées de 12. Lettres.

Tome sixième. *Les Considerations sur les Causes de la grandeur des Romains & de leur décadence*; le *Dialogue de Silla & d'Eucrate*; le *Temple de Gnide*; *l'Essai sur le Goût*; *Fragment*.

Les 4. premiers Vol. de cet Ouvrage se vendront aussi séparément, de même que les Tomes V & VI. Les uns & les autres sous leurs Titres respectifs.

Oeuvres de M. Antoine Arnold, Docteur de la Maison & Société de Sorbone. 4. Papier fin, proposé par Souscription.

*L'Onanisme ou Essai sur les maladies produites par la masturbation, traduit du Latin de M. Tissot, D. M. augmenté d'Additions fournies par l'Auteur, avec un Discours moral sur le même sujet, par M. D *** 12. 2 parties 1760.*

La Pratique des Vertus Chrétiennes, ou tous les Devoirs des Homes, avec les Dévotions particulières pour diverses occasions ordinaires, traduit de l'Anglois. Sixième Edition Françoisise mise en meilleur ordre & beaucoup plus correcte que les précédentes.

Principes du Droit Naturel par M. Burlamaqui. 4. 2 Vol. 1752.

Recueil des différentes Pièces auxquelles le Mémoire raisonné sur la Conduite des Cours de Vienne & de Saxe, & sur leurs desseins dangereux contre S. M. le Roi de Prusse, avec les Pièces Originales & justificatives, qui en fournissent les preuves, a donné lieu. 8.

Rélation abrégée, concernant la République que les Jésuites ont établie au Paraguai. 8. 1758.

Sermons de M. Saurin, 12. 12 Vol. 1747-1752. le Tome XII. séparé.

Nouveaux Sermons de M. Doddridge, traduits de l'Anglois. 8. 1758.

Soins faciles pour la propreté de la bouche & pour la conservation des Dents, par M. Bourdet. Chirurgien Dentiste de la Reine. 12. 1760.

Le nouveau Testament, avec les Notes de Mrs. Beaufobre & l'Enfant, 4. 2 Vol. 1760.

Traité complet de Théologie spéculative & pratique, tire des meilleurs Ecrivains, mais surtout des plus habiles Théologiens, qui ont brillé parmi les Anglois, par M. Thomas Stackouse, traduit de l'Anglois. 4. 5 Vol. 1760.

Train du Monde, Comédie en Prose, traduite des l'Anglois de Congrewe, précédé d'une Dissertation sur la Comédie Angloise. 8. 1759.

De la Vie privée des Romains. Nouvelle Edition entièrement refondue & augmentée de près du double. 12. 1760.

Les Vœux de l'Europe pour la Paix, Pœme en Vers & en Prose, écrit par main de Maître. 8. 1760.

Gothofredi Manuale Juris, Tertia - decima Editio, auctior & accuratior. 12. 1758.

Gundlingii, Jus Naturæ & Gentium. 8.

Hobbes Elementa Philosophica de Cive. 12. 1760.

Justiniani Imperatoris Institutionum Libri quatuor: Adjecti sunt ex Digestis Tituli de Verborum significatione & de regulis Juris. Cum Indice ad eosdem. 12. 1760.

Matthæi Commentar. ad Lib. XLVII. & XLVIII. Dig. de Criminibus. Editio correctior & emendatior. 4. 1760.

Le même Libraire sera assorti à l'avenir des meilleures nouveautés, en fait de Littérature, qui paroissent journellement dans les divers Pais où il a établi ses Correspondances.

SONGE ALLEGORIQUE.

A Mr. T.

IL y a quelque tems que je vous adressai un Songe allégorique sur le Temple du Goût. Il en a occasioné un autre, dont je veux vous faire part ; car dans les rêves, les idées sont liées entr'elles, quoique d'une manière moins régulière que dans le réveil, & c'est ce qui en fait la différence ; mais vous avés remarqué, sans doute, que les sentimens ou les pensées, qui ont fait une vive impression sur nous, se retracent pendant le sommeil ; la Mémoire en fournit les couleurs, & l'Imagination les met en œuvre, selon son caprice. Son Pinceau n'est pas toujours fidèle ; mais la Copie est quelquefois plus belle que l'Original. Je souhaite que vous trouviez celle-ci agréable, & digne de vous amuser quelques momens*.

* L'allégorie est fort agréable, lorsqu'elle est ingénieuse, & que la Vérité qu'elle renferme ne se fait pas trop chercher : Par exemple, lors qu'on représenteroit le Temps, qui, l'éponge d'une main, efface certaines choses, & qui de l'autre, lève peu à peu le voile, qui en couvre d'autres, & les développe successivement : Qui doute qu'une telle image, si propre à caractériser le Temps, n'eût de quoi plaire !

Je révois donc qu'étant sorti du *Temple des Goût*, je pris la route du *Parnasse*, qui en est peu éloigné. Je vis une foule d'Auteurs, dans tous les genres, qui faisoient leurs efforts pour monter au Somet; ils apelloient à leur secours *Pegaze'*, mais ce Cheval, si doux & si docile pour d'excellens Ecrivains, est fougueux & se cabre, lorsque de mauvais Auteurs ont la hardiesse de vouloir monter dessus, & de vouloir le faire servir à leurs desirs ambitieux. Les Muses qu'ils implorent vainement, les repoussent, quand ils veulent avancer, & les précipitent honteusement au pied du Mont, lorsqu'ils se flattent d'ateindre au fomet.

J'en vis plusieurs qui pleuroient de rage, & traitoient les Muses d'insensées & d'aveugles, de ne pas rendre justice à leurs talens & à leurs Ouvrages. Quelques uns d'eux avoient fait quelques progrès dans la Carrière, mais come leur marche ne s'étoit pas soutenüe, le pied leur avoit glissé, & ils étoient tombés dans le Marais.

Je vis s'avancer, d'un pas noble & ferme, plusieurs illustres Ecrivains, que le Dieu du Goût avoit déjà couronnés, & qu'APPOLLON traitoit come ses Favoris. Ils se promenoient dans des Allées de Lauriers, sur les bords fortunés de l'*Hypocrène*, & s'entretenoient sur l'origine de nos Connoissances, sur leur

caractère, sur les moïens de les perfectioner, & sur les grands Homes qui avoient contribué à leurs progrès *.

Ils célébroient les bienfaits des Dieux, & leur rendoient des hommages dignes d'eux. Les Graces les acompagnoient, & adouciſſoient, par la délicateſſe & l'harmonie de leurs Chants, ce que les Discours de ces grands Homes avoient de trop fort & de trop sublime, pour de ſimples mortels. Ils ne redoutoient plus les traits empoisonés de la noire Envie, de la Haine & de la Vengeance cruelles. La Paix & l'Union répandoient ſur eux toutes leurs faveurs; ils ſe plaiſoient à ſe rendre juſtice réciproquement. J'entendis RACINE, louer la grandeur des penſées & du génie de CORNEILLE, & CORNEILLE avouer que RACINE lui étoit ſupérieur, pour la délicateſſe des Sentimens, le tour de là

* Les grands Princes contribuent beaucoup aux progrès des Arts & des Sciences, en les protégeant. Voici ce que dit un Poète ſur l'ACHILLE de l'Allemagne :

Vous vantés MALBOUROG, TURENNE,
DESCARTES, NEUTON, COPERNIC,
RACINE, POPE & LA FONTAINE;
Mais ces Homes fameux, loués par le Public,
Et qui font tant d'honneur à la Nature Humaine,
Valent-il le ſeul FREDERIC?

Poesie, & la cadence des Vers. FONTENELLE & VOLTAIRE passoient du Bosquet des Poetes dans celui des Historiens & des Philosophes & prenoient plaisir à entendre DESCARTES & NEUTON.

Les Anciens se promenoient avec les Modernes, & avouoient ingénument, qu'ils leur étoient inférieurs dans les Découvertes Philosophiques, qui dépendent des Observations & des Expériences. Les Modernes, non moins généreux & équitables, convnoient qu'ils avoient peu d'Orateurs, qui pussent entrer en parallele avec DEMOSTHENES & CICERON. SAPHO, la tendre SAPHO, sembloit faire la Cour à Madame DES HOU-LIERES; SOPHOCLE & EURIPIDE cèdoient le pas à CORNEILLE & à RACINE, qui paroissoient rougir modestement de cette déférence. Je vis dans l'éloignement quelques Auteurs Tragiques, qui entroient hardiment dans la carrière, & vouloient éloigner ou écraser tous leurs Concurrans; mais MEL-POMENE s'oposoit à leur passage, & ne laissa entrer que CREBILLON, quelques jeunes Auteurs modernes *, que je reconus à

* Le défaut de quelques Ecrivains encore vivans est de doner dans l'hyperbole & l'enluminure. Le Pere DU CERCEAU faisoit le même reproche à quelques Auteurs de son tems. Voici ce qu'il dit,

leur langage pour être François, & VOLTAIRE, qu'HOMERE & VIRGILE écoutoient attentivement. PINDARE & HORACE n'étoient pas moins attentifs, aux sons que DESPREAUX & ROUSSEAU tiroient de leur Lire harmonieuse. CHAPELLE, CHAULIEU & GRESSET badinoient délicatement avec ANACREON, mais je m'aparçû que GRESSET avoit honte de se rencontrer avec eux, & il les quita bientôt, pour joindre RACINE le Fils, qui auroit déchiré les Tragédies de son Père, si les Muses ne lui eussent retenu la Main. Le sage LA MOTTE se félicitoit de sa retenüe, mais RACINE lui reprocha ses Odes anacréontiques: LA MOTTE lui répondit avec franchise

Je suis, paradoxe ordinaire,
 Affés sage pour n'en plus faire;
 Mais trop peu pour les supprimer.

Je vis POPE, ADDISSON, DE HALLER & quelques autres Poètes Anglois & Allemands, qui s'entrenoient familièrement avec quelques Auteurs François, qui se piquent trop d'être Philosophe, pour vouloir

On veut du neuf, on veut du beau :
 De traits brillans on orne la peinture.
 Mais à charger trop le tableau,
 On fait grimacer la figure,
 Et l'on éclipse la Nature.

qu'on sache qu'ils fréquentent le Parnasse. Mais D'ALEMBERT , DIDEROT & MARMONTEL tâchent de dissiper leurs doutes & de lever leurs scrupules. Je ne fai s'ils réussiront , car l'entêtement des gens de Lettres, & l'atache à leurs opinions, est la maladie la plus difficile à guérir.

Come je fortois du Parnasse, j'aperçû , dans une Allée, qui se perdoit dans une espace immense , quelques Algébristes, qui dispuoient pour savoir si deux & deux font quatre, & si l'on peut démontrer que le tout est plus grand que sa partie. Quelques uns en cherchant la ligne droite, prenoient la ligne courbe, & s'égaroient dans le Labirinthe d'un Problème, ou se perdoient dans l'infini.

Je vis aussi des gens d'une phisionomie sombre & enfoncée, qui se promenoient dans une obscure Forêt, les yeux presque égarés, & se froissoient à chaque pas contre les branches des arbres. Ils regardoient sans voir & nioient l'existence des objets contre lesquels ils heurtoient ; ils tâchoient de prouver, qu'il n'y a point de mouvement, lors même qu'ils étoient forcés de chanceler, à la rencontre d'une pierre. Le spectacle qu'ils contemploient, qu'ils admiroient, n'étoit pas celui de ce Monde ; c'étoit une autre décoration, selon eux, plus magnifique & plus réelle ; le spectacle d'un Monde idéal, peuplé

de Génies & d'Intelligences , où les Corps n'ocupoient point de place , où la Matière a toutes les propriétés de l'Esprit pur , & perd les siennes. Je crus être dans le Monde des Poètes ou des Echanteurs ; & l'on me dit que j'étois dans celui des Métaphysiciens.

Enfin j'entrevis des Antiquaires. Leurs visages étoient couverts de rides ; à force de fréquenter les Morts, ils oublioient de vivre parmi les Vivans. Ils avoient étudié tous les Monumens antiques ; ils savoient tout ce qui s'est fait il y a cinq ou six mille ans , & ignoroient parfaitement ce qui se fait aujourd'hui. En me retirant , j'aperçû dans l'enfoncement , parmi des ronces & des épines , des gens pâles & livides , que l'on me dit être rongés par l'Envie. On me dit qu'on les nommoit les *Satyriques*. Ils cherchoient à se cacher & lançoient des traits dans l'obscurité ; mais la plupart retomboient sur eux mêmes. Tout ce qu'ils touchoient flétrissoit entre leurs mains , & les plus belles Fleurs perdoient leur éclat & leurs couleurs. Ils sont les Enemis des Homes & des Dieux. Je vis la foudre tomber sur eux , & le bruit du tonnerre me reveilla.

Ce qui paroitra étonant , c'est que le haut du Mont du Parnasse , jouïssoit du calme le plus serein , tandis que le bas étoit troublé par les Vents & par l'Orage. Come je pa-

roisfois surpris de ce Spectacle, l'une des Muses, je crois que c'étoit URANIE, me dit que ce phénomène étoit naturel, & devoit peu me surprendre; que c'étoient les exhalaisons de l'Envie, de la Haine & de la Vengeance, qui formoient les nûages & les tempêtes qui agitoient ceux qui éprouvoient ces passions cruelles, irritées encore par le désespoir de ne pouvoir dévancer, ou déchirer, ceux qui étoient les objets de leur jalousie, & qui avoient atint le sommet du Mont, qui n'étoit habité que par des Génies supérieurs, unis par le Dieu du Goût, & par leur zèle pour la Vertu. Ils jouïssent d'un air toujours pur; leur amour pour la Vérité, & leurs progrès dans les Arts & dans les Sciences faisoient leur félicité. URANIE, en me quitant, me dit que ce n'étoit que par une faveur particulière, qu'elle m'avoit permis d'entrer dans ce lieu enchanté, pour m'engager à faire mes efforts, pour mériter d'y avoir place. Elle me remit ensuite des Vers que je lus avec attention, mais lorsque je fus éveillé, je n'en conservai qu'une foible idée; les voici tels que je puis me les rapeller.

Les Vers de GRESSET, de BERNIS
 Ont toujours des graces nouvelles,
 Et peuvent servir de modèles.
 Des tours forcés, un faux Vernis
 Valent-ils ces fleurs naturelles

Qu'ils ont semé dans leurs Ecrits ,
 Et dans leurs rimes immortelles ?
 Le Philosophe DALEMBERT ,
 Voit la Nature à découvert :
 Il porte partout la lumière
 Dans l'abime profond des arts ,
 Et rien n'échape à ses regards ;
 Il embrasse la Terre entière.

Il découvre de tout les secrets , les ressorts ;
 Mais à la fin de sa carrière
 Il décide que tout est Corps ,
 Et que malgré tous les efforts
 Tristes jouets de l'aparence
 On ne peut saisir l'évidence.

Le Monde nous confond , cette Machine immense
 Ne nous montre que ses dehors.
 Dans la vaste *Encyclopédie* ,
 Il vous vante la Comédie ;

Et veut que pour former & l'Esprit & les Cœurs ,
 Elle soit l'Ecole des Mœurs ;
 Que CORNEILLE soit un bon Livre ,
 Que MOLIERE enseigne à bien vivre
 Mieux que les plus savans Docteurs.
 J'approuve , ajoutoit URANIE ,
 Sa Réponse à votre ROUSSEAU ,
 Dont on admire le génie :

Sans flétrir ce qu'il dit & d'utile & de beau ,
 Il lui reste du moins la gloire ,
 De lui disputer la Victoire.
 Pour moi je crois que tout est bien.
 Pourquoi blamer la Comédie ,

Quand tout le Monde est Comédien ?
Mortels , fans vous fâcher de rien
Coulés doucement vôtre vie.

Dans leurs jeux innocens , MELPOMENE & THALIE

Des Esprits forment le lien ,
Et leur agréable entretien
Amuse , instruit & fortifie.

Parlons un peu de DIDEROT ,
Qui dit si bien tout ce qu'il pense.
L'Incrédule le prend au mot.

J'estime ses Ecrits ; j'aime son Eloquence ;
Mais je voudrois qu'il eut pour lot
Moins d'Esprit , & plus de Prudence.

Pour nôtre favori VOLTAIRE ,

Je ne sai par quel sort fatal

Bien des gens en disent du mal ,

Quoi qu'ils ne le conoissent guère :

Eh ! le mieux seroit de se taire.

Tout Juge paroît partial ,

Fut-il indulgent ou sévère.

Pour Juge , il faudroit son égal.

Quoique chacun s'érige en maitre

Qui pourroit se flater de l'être !

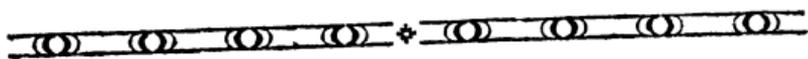
Ne prens jamais le ton d'un injuste Censeur ,
Respecte les talens , pardone à leur auteur ,
Chacun à son penchant , ses défauts , sa manie,
Mais redoute surtout les Conseils de l'Envie.

Me dit , en partant URANIE.

O Muse ! vos avis pour moi sont une Loi.

De mes foibles talens qu'ils dirigent l'emploi.

Si je vous invoquois , pour servir l'Innocence ;
 Echaufés moi de vos transports :
 Si je vous implorais , pour servir ma Vengeance ,
 Ne m'inspirés que des remords.



REFLEXIONS

Faites à la vie des Tombeau.

STANCES IRREGULIERES.

TOMBEAUX ! vos funestes Cyprès ,
 Sont souvent arrosés de larmes ;
 Votre aspect produit nos alarmes ,
 Et retrace en nos Cœurs , nos pertes , nos regrets.
 Quand la mort le poursuit , ha , que l'Homme est à
 plaindre ,
 Lorsqu'il voit en tremblant ses funestes apprêts !
 En la considérant de près ,
 On s'instruit à ne la point craindre.‡
 Des malheureux Mortels tel est le triste sort ;
 A peine de nos jours le fil encor comence ,
 Que l'instans de nôtre naissance
 Touche à celui de nôtre mort.

Vous nous montrés l'écueil où tombent tous les
 Homes.

Pour aprendre ce que nous sommes
 Laissons d'un Monde impur les profanes chansons
 Et n'écoutons que vos leçons.

Tombeaux ! Vous feuls pouvés apprendre
 Le néant des grandeurs , des biens , de la beauté ;
 Tous ces trefors de vanité ,
 Enfevelis fous de la cendre ,
 Nous font voir leur fragilité ;
 Et de tous les Mortels montrent l'égalité.

Vous , qui couronnés par la Gloire ,
 Vous croiés au deffus du refte des Humains ,
 Qui pour graver vos noms au Temple de Mémoire
 Vous perdes en des projets vains ,
 Dans ces Os épars de vos Péres
 Venés contempler vos misères :
 Déchirés de vos propres mains
 Le funefte bandeau , qui vous cache à vous même
 Et vos Vices & vos erreurs ;
 Ne rendés qu'à l'Etre-Suprême
 Le pur hommage de vos Cœurs.

Pour apprendre à mourir , aprenons à bien vivre.
 La Vie eft pour nous un fommeil :
 L'Âme , efclave du Corps , eft forcée à le fuivre ;
 La mort n'eft qu'un instant , cet instant la délivre ,
 Et nous montre un nouveau Soleil ,
 Qui procure un heureux réveil.

Le fépulchre lâche fa proie :
 La terreur de la mort nous conduit à la joie ;
 De la nuit du trépas naiffent les plus beaux jours :
 L'Home fait pour le Ciel eft heureux pour toujours.
 Des Paflions , il ne craint plus l'orage.]

S'il est vrai que la mort soit pour l'Home un écueil,
Il trouve son salut dans le sein du naufrage.

Tombeau ! qui confond notre orgueil,
Vous ofrés aux Mortels ce fortune rivage,
Sejour de la Félicité ;

Ce n'est que l'Incrédulité
Qui sur ce doux espoir, jette un épais nuage,
Et dérobe à nos yeux l'auguste Vérité.

Le tems, sourd à nos pleurs, nous réduit en poussière ;
Nôtre œil, las de s'ouvrir, se ferme à la lumière :

Mais sortans de l'obscurité
Le Ciel montre aux Humains la plus noble carrière,
Leur ouvrant l'Immortalité.

Ha ! que cette aimable espérance
Est propre à calmer nos douleurs ;
Vous, que la mort d'un Fils a plonge dans les pleurs ;
Vous, qui d'un tendre Ami regrettés la présence,
Que la Foi vous ouvre les yeux,
Et fasse taire la Nature !
D'en écouter trop le murmure,
Contre son Createur on est féditieux.

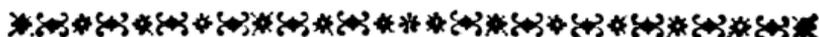
Intrépide au milieu des Vents, de la Tempête,
Le Fidèle les voit élever sur sa tête
L'orage le plus furieux.

Que tous les Elémens lui déclarent la guerre :
Il ne redoute point la foudre & le tonnerre :
Dieu tient entre ses mains son depot précieux :
Celui qu'il chériffoit n'est plus sur cette Terre,
Mais il le verra dans les Cieux.



E N I G M E.

Vous ne le croiriez pas , à moins de l'avoir vû :
 Dans *Paris* tous les jours sur un char étendu ,
 Conduisant avec moi la maison qui me loge ,
 J'entens rétentir mon éloge.
 Un *Herault* publiant mes bones qualités ,
 La corde au cou , me suit à pas comptés.
 La corde au cou ! Le plaissant équipage !
 Va-t-on le pendre ? Oh ! de grace , arrétés ,
 Ne m'aigriffés pas d'avantage :
 Si c'est vôtre dessein , vous pourriez réussir ;
 Mais je ne serai pas facile à radoucir.



L O G O G R I P H E.

JE suis dans un Pais peu favorable aux Dames ;
 Cependant mon aspect n'en est pas moins charmant.
 Si tu veux , cher Lecteur , faire mes anagrammes ,
 Combine bien mes pieds , tu verras à l'instant ,
 Ce que certaines gens mettent dessus leur tête.
 Tourne encore d'un autre côté ,
 Et tu verras en moi une célèbre fête ;
 Un Patriarche révééré ;
 Ce qui fait rire & qu'on méprise ;
 Un home par tout recherché ;
 Ce qui garantit de la bise :

Un Empereur Romain, du Ciel favorisé;
 Ce qui n'a point d'apui, mais qui pourtant en done;
 Un terme dénigrant; ce qui guimpe une None;
 Au fage de l'antiquité,
 Exemple de févérité;
 Ce que l'on met au Jeu, qui fert en tout ménage;
 Un oiseau que l'on met en Cage;
 Ce qui vient d'un Pais lointain,
 Et fait manchettes à CATIN;
 Poiffon très-estimé; ce qui fert à la table;
 Suplice destiné pour Roturier coupable.
 Courage, ami Lecteur, travaille de nouveau;
 Alons, tourne, combine & cherche en ton cerveau:
 Un terme de blazon à tes yeux se présente,
 Et ce qui répété fert à grossir ta rente;
 Une Ville fameuse; un Fleuve très connu;
 Un meuble aux mortels nécessaire;
 Un Fils cruel, qui déchire sa Mère;
 Et remède à la toux, quand on en a bien bu.

NB. L'Auteur de ce Logogriphe est prié d'envoier aux Editeurs les mots de chacun des caractères qui y entrent.

Le Mot de l'Enigme du Mois dernier est MOULIN A VENT & celui du Logogriphe CONVERSATION, où l'on trouve Corset, Ver, Vers, Cave, Vin, Caton, Van, Cars, Carton, Noce, Sac, Avis, Rose, Vent, Raison, Tison, Conversion.



T A B L E.

<i>ESSAI sur l'Existence de Dieu.</i>	569
<i>Seconde Lettre sur les Equivoques de la Langue Hebraïque.</i>	578
<i>Lettre à l'Auteur de l'Essai sur la nécessité de la Révélation *.</i>	583
<i>Extrait du Traité des premières Vérités, par le Père Buffier.</i>	594
<i>Lettre de Mad. D*** à son Fils sur l'Usage du Temps.</i>	602
<i>Réflexions sur la Population.</i>	612
<i>Discours sur les diverses Périodes de la Langue Latine.</i>	624
<i>Considerations sur la coutume de raser la Barbe.</i>	635
<i>Nouvelles Académiques.</i>	642
<i>Liures nouveaux & Eloge de la Frivolité.</i>	644
<i>Songe Alégorique à M. T.</i>	663
<i>Réflexions faites à la vüe des Tombeaux.</i>	673
<i>Enigme & Logogriphe.</i>	676

* L'Auteur de cette Lettre nous a écrit, pour nous prier de ne pas faire usage de sa Pièce; mais elle étoit imprimée à la rédaction de sa dernière Lettre. Son incognito nous empêchant de l'en informer dans le particulier, nous avons cru devoir en faire une Note ici.



